

University of Vermont

UVM ScholarWorks

Graduate College Dissertations and Theses

Dissertations and Theses

2010

« Vive Nous! »: Les Fondements Nationalistes de la Guerre des Boutons

Karl E. Haloj II
University of Vermont

Follow this and additional works at: <https://scholarworks.uvm.edu/graddis>

Recommended Citation

Haloj II, Karl E., "« Vive Nous! »: Les Fondements Nationalistes de la Guerre des Boutons" (2010). *Graduate College Dissertations and Theses*. 101.

<https://scholarworks.uvm.edu/graddis/101>

This Thesis is brought to you for free and open access by the Dissertations and Theses at UVM ScholarWorks. It has been accepted for inclusion in Graduate College Dissertations and Theses by an authorized administrator of UVM ScholarWorks. For more information, please contact scholarworks@uvm.edu.

**« VIVE NOUS! »: LES FONDEMENTS NATIONALISTES DE
LA GUERRE DES BOUTONS**

A Thesis Presented

by

Karl Edward Haloj II

to

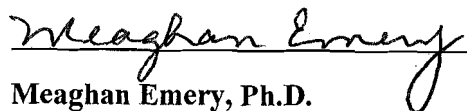
The Faculty of the Graduate College

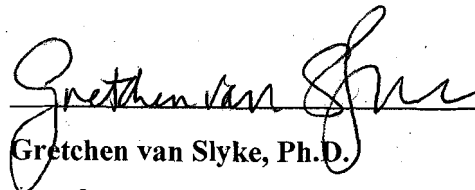
**In Partial Fulfillment of the Requirements
for the Degree of Master of Arts
Specializing in French.**

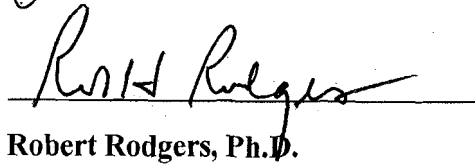
May, 2010

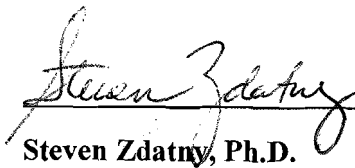
Accepted by the Faculty of the Graduate College, The University of Vermont, in partial fulfillment of the requirements for the degree of Master of Arts, specializing in French.

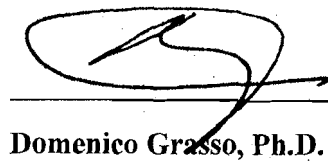
Thesis Examination Committee:

 Advisor
Meaghan Emery, Ph.D.

 Gretchen van Slyke, Ph.D.

 Robert Rodgers, Ph.D.

 Chairperson
Steven Zdatny, Ph.D.

 Dean, Graduate College
Domenico Grasso, Ph.D.

Date: March 16, 2010

Abstract

The author Louis Pergaud (1882-1915) lived during a fascinating and complex period in the development of the French national identity. It was a time when various forms of nationalism, many fed by lingering memories of the disastrous defeat of 1870/71, came to exert an enormous influence on the evolution of political, social and artistic expression in France. La Guerre des boutons is an example of a literary work deeply marked by the nationalistic tendencies prevalent in Belle Époque France. Without being a nationalist manifesto, nor an allegory of the Franco-Prussian war, Pergaud's novel is founded in a popular nationalism which developed within an intellectual and political context shaped by the memory of the "année terrible" (1870/71), and which promoted an attachment to a so-called ancestral homeland, in-group/out-group rivalry, as well as the policies of "revenge" and "national defense".

The research that went into supporting this thesis was firmly anchored in the belief that, though La Guerre des boutons may be appreciated as a text in isolate, it is best understood when viewed within a broad setting. Therefore, in addition to analyzing structural, thematic, textual and paratextual aspects of Pergaud's novel, the present study draws heavily from the works of eminent historians, sociologists and linguists, as well as literary sources, in order to better understand the relationship between La Guerre des boutons and its context.

In demonstrating the depth and sincerity of the nationalism underlying Louis Pergaud's novel, this thesis challenges the notion that La Guerre des boutons is simply a "coming of age" story. It also questions the validity of interpretations that identify La Guerre des boutons as primarily a satirical tale whose message is strongly anti-war. The recognition of the work's nationalist underpinnings leads to the realization of a need for an in-depth reexamination of the character of this novel, as well as of its place within the literary spectrum.

Dédicace

À mon petit chéni,
Hudson Tsyugansinesga

Remerciements

Qu'on ne puisse pas réussir à un projet de mémoire sans le soutien de ses professeurs me paraît une évidence. Je tiens donc à exprimer ma gratitude respectueuse envers Meaghan Emery, Gretchen Van Slyke, Janet Whatley, Joseph Acquisto, André Senécal, Robert Rogers et Steven Zdatny. Également, je saurai gré éternellement à ma femme, Aimée Wilson, qui a subi les péripéties de mes recherches avec une patience sans bornes. Et puis enfin, je vous remercie, cher lecteur, d'avoir récompensé mon travail par l'examen que vous en faites. Je vous souhaite bonne lecture.

Table des matières

<u>Dédicace.....</u>	<u>ii</u>
<u>Remerciements.....</u>	<u>iii</u>
<u>Table des matières.....</u>	<u>iv</u>
<u>Introduction.....</u>	<u>1</u>
<u>Esquisse biographique de Louis Pergaud.....</u>	<u>2</u>
<u>Résumé de la critique de l'œuvre pergaldienne.....</u>	<u>11</u>
<u>Présentation de thèse.....</u>	<u>14</u>
<u>Qu'est-ce que le « nationalisme » ?.....</u>	<u>18</u>
<u>Chapitre 1 : Le Nationalisme français à la Belle Époque.....</u>	<u>20</u>
<u>Le Nationalisme barrésienne.....</u>	<u>22</u>
<u>L'Identité gauloise.....</u>	<u>32</u>
<u>L'Ennemi héréditaire.....</u>	<u>35</u>
<u>Chapitre 2 : Le Revanchisme.....</u>	<u>42</u>
<u>La Revanche.....</u>	<u>43</u>
<u>L'Ignominie de l'ennemi/les Prussiens.....</u>	<u>48</u>
<u>L'Enseignement du Revanchisme.....</u>	<u>52</u>
<u>Le « Culte de l'Armée ».....</u>	<u>55</u>
<u>Un Fil d'Ariane.....</u>	<u>58</u>
<u>Chapitre 3 : La Défense nationale.....</u>	<u>61</u>
<u>Une intrigue de la défense nationale.....</u>	<u>62</u>
<u>Gambette/Gambetta.....</u>	<u>68</u>
<u>« Le Plan Trochu ».....</u>	<u>72</u>
<u>Conclusions.....</u>	<u>78</u>
<u>Rabelais, la parodie et le nationalisme pergaldien.....</u>	<u>79</u>
<u>Encore des analyses à faire !.....</u>	<u>85</u>
<u>Bibliographie :.....</u>	<u>88</u>

Introduction

Dès ma première lecture, La Guerre des boutons a pris place parmi mes livres préférés. Même avant que ce roman ne soit devenu le sujet de mon mémoire de maîtrise, je l'avais déjà relu à « moultes » reprises. Il me semblait que Louis Pergaud avait vraiment bien traduit, dans son récit, l'essence de ce que c'était d'être un garçon grandissant dans des milieux peu privilégiés. Je me reconnaissais dans ses jeunes Longevernes. En fait, malgré le temps qui nous séparait, j'aurais dit que Pergaud racontait aussi ma jeunesse à moi, et dans le rire, et dans ce qu'il y avait de troublant. Une étude sur les fondements de ce roman était, d'emblée, un voyage personnel.

Mais, tout en reconnaissant la grande valeur de sa qualité universelle qui rend possible une telle identification de ma part, il ne faut pas oublier que La Guerre des boutons est tout d'abord l'expression de son auteur. Et, puisqu'un écrivain existe dans un contexte temporel et social, il est possible que l'œuvre de Pergaud porte des marques qui relèvent des grandes considérations de la Belle Époque française, telle que le nationalisme. Celui-ci est souvent regardé comme une des forces les plus influentes dans le développement de la Troisième République. On pourrait se demander à quel point l'écriture de Pergaud serait une révélation de cette influence. En effet, mon analyse démontre que son roman, La Guerre des boutons, est bâti sur des fondements nationalistes relevant d'un contexte politico-intellectuel qui nourrit un nationalisme populaire enraciné dans le souvenir de l'Année Terrible (1870/71), et prônant un attachement au territoire dit ancestral, la rivalité en-groupe/hors-groupe, le revanchisme et la défense nationale. Sans être ni un manifeste nationaliste, ni un récit allégorique de la guerre franco-prussienne, La Guerre des boutons illustre combien le nationalisme agit sur l'esprit, les perceptions, voire l'identité de son auteur.

On se rappelle que La Guerre des boutons : Roman de ma douzième année raconte l'histoire d'une saison dans le conflit pérenne de deux bandes de jeunes paysans, les Longevernes et les Velrans. Le récit suit principalement les péripéties vécues par les garçons longevernois dans leurs efforts de défendre l'honneur de leur commune. Ceux-ci comprennent des tactiques peu orthodoxes sur le champ de bataille, la réalisation d'un trésor de guerre, et la construction d'une cabane dans la forêt.

Le présent mémoire consiste en cinq parties : une introduction, trois chapitres, et une section intitulée « Conclusions ». Dans l'introduction, je présente une esquisse biographique de Louis Pergaud, je situe la présente étude dans le contexte de la critique pergaldienne, et je délimite le sens de mon emploi du mot « nationalisme ». Ensuite, dans le premier chapitre, les aspects de La Guerre de boutons indiquant son apparentement aux expressions littéraires du nationalisme français font l'objet d'une étude approfondie. Les deuxième et troisième chapitres examinent les qualités du roman qui révèlent une préoccupation, chez Pergaud, avec le revanchisme et avec le nationalisme de la défense nationale, respectivement. La dernière partie du mémoire se compose d'un résumé de mes arguments, de même que d'une réitération de leur pertinence. En tout dernier lieu, je signale quelques éléments de l'ouvrage qui, en vue de mes conclusions sur ses fondements nationalistes, mériteraient plus de recherche.

Esquisse biographique de Louis Pergaud

En 1877, l'année où la crise du 16 mai finit par « confirm[er] le choix républicain des Français » (Winock, Fièvre 86), Élie Pergaud est nommé maître d'école à Belmont. C'est dans ce petit village, situé à une trentaine de kilomètres de Besançon dans le Doubs, que, deux ans plus tard, l'instituteur épouse une paysanne, Marie Noémie Collette. « De leur mariage naquirent trois enfants : Pierre Amédée, né le 9 août 1880, décédé le 5 octobre suivant, Louis Émile Vincent Pergaud, né le 22 janvier 1882 [...] et Lucien Amédée, né le 18 octobre 1883,

décédé à Besançon en 1975 » (Chevalier 9). La petite famille Pergaud reste à Belmont jusqu'en 1888 lorsqu'Élie Pergaud est muté à Nans-sous-Sainte-Anne, toujours dans le Doubs, mais où il se sent tout de même étranger. Il n'y restera que deux ans avant sa nomination à Guyans-Vennes (Doubs) qui le ramène dans son pays natal. À Guyans, Élie Pergaud, chasseur passionné, est heureux de pouvoir partager ses anciens terrains de chasse avec son fils, Louis.

Louis Pergaud n'a que huit ans lorsque sa famille s'installe à Guyans-Vennes, mais cela ne l'empêche pas de suivre « son père dans ses courses à travers prés et bois. Il se familiarise avec le chien de chasse. Il fait connaissance des bêtes libres » (Carrez 18). En même temps, Louis s'applique bien à ses leçons scolaires. L'ardeur avec laquelle il fait ses études est récompensée le 14 juin 1894 lorsque « Louis Pergaud [est] reçu au Certificat d'études primaires, premier sur 85 candidats » (19). De là, Louis participe au cours complémentaire de Morteau avant d'entrer en pension à Besançon, chef-lieu du département, où il poursuit ses études « à l'école primaire supérieure de l' Arsenal (ainsi nommée à cause de sa proximité avec l'arsenal militaire) [...] en vue d'entrer à l'école normale de Besançon » (20). On se rappelle qu'à la fin du XIX^e siècle, les Écoles normales sont des institutions républicaines vouées à la formation des enseignants. Celle-ci est rigoureuse et touche aux domaines de la santé physique et morale, aussi bien qu'aux méthodes pédagogiques (Clade 27-91). Louis Pergaud entre premier de sa promotion à l'École normale de Besançon à la suite du concours de juillet 1898.

Pergaud connaît des moments difficiles pendant ses trois ans à l'E.N. « Il vit désormais dans un monde de sévérité et de stricte discipline » (Frossard 38). J. Robardet, un camarade de Louis Pergaud à l'École normale de Besançon, offre des précisions :

Le Directeur d'alors était la personnification acerbe d'un règlement que n'eût point désavoué un supérieur de séminaire : la moindre incartade était impitoyablement réprimée, la moindre faiblesse relevée, la moindre initiative

passée durement au crible directorial dont les mailles étaient si ténues que rien ne surgissait au-delà. (15)

Pergaud se voit même interdire le privilège de passer ses heures de repos à lire ce qui plaît à ses goûts littéraires du moment, c'est-à-dire Theuriet, Sand, Fabre, etc. (Robardet 16). Mais de tels soucis n'ont que très peu d'importance à côté de la souffrance qui l'accable en 1900 suite à la mort inattendue et successive de son père et de sa mère. Cette perte fait que « [l]e Pergaud qui entre en 3^{me} [sic] année, n'est plus le Pergaud d'antan. La douleur l'a muri, les rancœurs l'ont endurci, des goûts nouveaux lui sont nés » (17).

Parmi ses goûts nouveaux est une appréciation extrême pour l'œuvre d'un jeune poète Belfortain, Léon Deubel, dont Pergaud fait la connaissance grâce à un ami mutuel. L'influence que Deubel aura sur la vie de Pergaud ne saurait être surestimée. Pergaud voit en Deubel une inspiration, un modèle, un maître, aussi bien qu'un ami. C'est grâce à Deubel que Pergaud trouve « sa vocation littéraire » (Robardet 17).

Pendant sa dernière année à l'École normale de Besançon, Pergaud se jette de tout son cœur dans l'étude poétique. Il montre une préférence marquée pour les décadents. « Quel dommage que l'école, que le brevet supérieur, appellent à d'autres contingences ! » (Robardet 18). La préparation à l'examen du B.S. demande des efforts sérieux en tous les domaines scolaires. Pergaud s'y met malgré le fait qu'il trouve désagréable la révision de tous ses cours (Pergaud, Œuvres 6 : 13). Au mois de juillet 1901, son travail est récompensé par le succès. Avec le Brevet Supérieur et le diplôme de maître de gymnastique, Pergaud quitte l'École normale. Il passera quelques mois chez son oncle à Belmont avant de prendre son premier poste d'instituteur à Durnes (Doubs).

En dépit de quelques potins au moment des élections municipales, pour Pergaud « l'année scolaire 1901-1902 se passe relativement bien à Durnes » (Carrez 26). À côté de ses

responsabilités pédagogiques, le jeune instituteur continue à poursuivre ses passions littéraires.

Il en donne des précisions dans une lettre au Directeur de l'École normale de Besançon, M.

Rouget :

Je délaisse d'ailleurs ces mesquines questions de politique de clocher pour d'autres plus sérieuses : Je relis tout Victor Hugo [...] Je voudrais pouvoir lire les œuvres de Guyau : L'Irréligion de l'Avenir, Les Vers d'un philosophe, etc., - dont un de mes amis m'a dit le plus grand bien [...] Je voudrais bien aussi connaître à fond Renan et Flaubert [...] Je suis encore en train d'évoluer en littérature. Après avoir été passionné pour les décadents et les symbolistes, je reconnais, tout en leur laissant mon admiration, que leurs œuvres trop pessimistes vous enlèvent toute énergie [...] (Pergaud, Œuvres 6 : 19)

Quant à Pergaud, lui, il a l'énergie de ses ambitions. Il aimerait étudier des langues afin de se trouver un poste de précepteur à l'étranger. Mais de tels rêves doivent attendre puisqu'« il faut satisfaire à cette funeste loi du recrutement et subir le cauchemar d'un ou deux ans de caserne », c'est-à-dire le service militaire obligatoire (Pergaud, Œuvres 6 : 20).

Pergaud décide donc de devancer l'appel de sa classe. « En novembre 1902, il est affecté au 35^e d'Infanterie, à Belfort » (Léger 69). Les mois passés dans ce régiment frontière, réputé « un des plus durs de l'Est » (Carrez 26), sont difficiles pour Pergaud. Il souffre de la détresse pécuniaire, mais encore plus du manque de liberté. Le 23 mai 1903, il écrit dans son journal intime :

Je suis affamé de liberté, de la vraie vie loin des tracasseries militaires et du terre à terre de la famille. Partir ! lâcher tout et affronter l'inconnu ! Je bats

malheureusement une lamentable purée. Encore huit sous en poche ! Ah ! oui, lâcher tout ! Vivre miséreux, mais vivre [...] (Pergaud, Œuvres 6 : 22)

Pergaud termine la première étape de son service militaire et retrouve son poste d'instituteur en automne 1903. Le jeune maître d'école reprend « [sa] classe, sans dégoût, mais sans grand enthousiasme ». Il se révolte contre l'idée d' « abandonner son "moi" au courant polisseur du métier et de devenir une pierre plate au fond de la rivière universitaire ». Il cherche à se nourrir l'esprit dans la lecture des œuvres de Nietzsche et de l'Anatole France (Pergaud, Œuvres 6 : 23).

La vie intime de Pergaud se révèle tout aussi mouvementée à cette époque. Pergaud « épouse une institutrice du voisinage » (Léger 74), Marthe Caffot, née à Gilley dans le Doubs. Elle est un peu plus âgée que Pergaud. Le couple connaît très vite « une mésentente notoire due très probablement à deux conceptions très différentes de la vie » (Carrez 28).

De plus en plus, et avec l'encouragement de Léon Deubel qui vient à plus d'une occasion séjourner chez les Pergaud à Durnes, la vie de Louis Pergaud s'oriente vers la création littéraire. « Du 22 mai 1904 au 20 août 1905 » l'écrivain fait publier « six poèmes plus ou moins sociaux » dans *Le Flambeau*, « l'organe de la Libre Pensée du Doubs » (Frossard 100). Son premier recueil de vers, intitulé *L'Aube*, est publié, à compte d'auteur, aux Éditions du Beffroi, en 1904. En outre, « Pergaud, correspondant du *Petit Comtois*, journal quotidien de Besançon, et du *Flambeau*, publie dans ces organes des chroniques locales où il malmène le curé et ses ouailles » (Léger 78). Ce faisant, Pergaud « soulève une telle hostilité contre lui qu'il est déplacé de son premier poste, Durnes, et envoyé à Landresse » (Thiesse 108).

C'est au début de l'année scolaire 1905, l'année même où sont votées les lois de la séparation des Églises et de l'État, que Pergaud arrive, précédé d' « une réputation de socialiste, de mécréant et d'iconoclaste » (Chatot, « L.P. instituteur » 37), à Landresse, village

comtois que l'écrivain qualifie de « pays ultra-chouan » (Pergaud, Œuvres 6 : 28). Dès son entrée en poste, Pergaud doit faire face « au mécontentement presque général des habitants du pays » qui ne se sentent pas à l'aise en confiant leurs enfants à un instituteur si peu croyant (Léger 88). Grève scolaire, lettres d'accusation, pétitions sont parmi les moyens dont les gens de Landresse se servent pour manifester leur colère contre le maître d'école qui ne répond pas à leurs critères. Pergaud « tien[t] tête à la bête », mais la vie professionnelle ne lui est pas souriante (Pergaud, Œuvres 6 : 28).

La situation n'est guère mieux en famille. Les rapports conjugaux vont en se dégradant. Dans une lettre datée le 17 janvier 1907, Pergaud en donne son point de vue : « Em... bêttements [sic] dans la famille de la femme avec la classique belle-mère et, ensuite, avec l'épouse qui ne comprend pas le poète, qui le raille et l'aigrit. Et puis scènes de jalousie... Quel bilan ! » (Pergaud, Œuvres 6 : 32).

On pourrait donc s'étonner de l'attachement exprimé plus tard par Pergaud pour « [c]e village [Landresse] qu'il devait immortaliser sous le nom de Longeverne et qui lui inspira ses meilleures pages » (Chatot, « L.P. instituteur » 36). Mais cette énigme a peut-être une explication très simple : à Landresse, Louis Pergaud a rencontré l'amour de sa vie, Delphine Duboz. Cela devait aussi exacerber les tensions conjugales qui, avec les ennuis professionnels, mènent Louis Pergaud, en 1907, à abandonner sa femme, Marthe, et à s'installer à Paris où l'écrivain espère faire fortune dans le monde littéraire.

À Paris, Pergaud rejoint son ami et gourou poétique, Léon Deubel. Celui-ci l'aide à s'installer dans un hôtel, rue de l'Ave-Maria, que Pergaud qualifie d' « affreux taudis » (Pergaud, Œuvres 6 : 35). Dans un effort de pallier à la misère qui le guette, Pergaud prend un poste à la Compagnie Générale des Eaux. Dès le début, il n'apprécie pas ce qu'il appelle « un travail de brute qui [lui] épaisit le sang et qui [l'] engourdit » (38). Mais, que faire, il faut

gagner son pain. En outre, Pergaud veut faire venir à Paris sa maîtresse, Delphine Duboz. Il aura donc besoin d'un logement convenable, des meubles, de la nourriture, etc. Effectivement, deux mois après son arrivée à Paris, Pergaud reçoit Delphine dans un petit appartement, rue de l'Estrapade.

Avec Delphine à ses côtés, Pergaud se sent mieux capable de poursuivre ses rêves littéraires. Il fait publier, encore à compte d'auteur, « un nouveau recueil de poèmes intitulé : L'Herbe d'Avril, qui paraît, en 1908, sous une couverture jaune ornée de l'ombre du Beffroi, aux éditions du Beffroi, à Roubaix » (Léger 101). Mais cela n'empêche que les difficultés pécuniaires soient de premier plan, une situation qui est aggravée par le divorce prononcé aux torts de l'écrivain. Il se voit alors contraint de payer une pension alimentaire à Marthe Caffot, son ex-femme.

À la même époque, le travail à la Compagnie Générale des Eaux l'empêche de se consacrer à l'écriture autant qu'il l'aurait voulu. Pergaud « commence à être exaspéré contre cette coquine de vie de bureau qui [lui] vole tout [son] temps » (Pergaud, Œuvres 6 : 49). Pergaud cherche donc à « se faire réintégrer dans l'enseignement » (Carrez 37). L'écrivain espère y retrouver « le temps et le moyen de remplir sa vocation littéraire » (Pergaud, Œuvres 6 : 54). En 1909, ses démarches sont interrompues par un mois de service militaire, en tant que réserviste, à Belfort, et ensuite, de retour à Paris, par un nouveau déménagement. Louis Pergaud et Delphine se sont installés ensemble au « 6, rue des Ursulines [dans] un logement un peu plus confortable que celui [qu'ils ont quitté] » lorsqu'ils apprennent que leurs vœux seront exaucés (48). L'écrivain « rentre dans l'Enseignement, le 26 novembre [1909], à Paris, puis il est nommé instituteur-adjoint à Arcueil [en banlieue parisienne], le 4 avril 1910, et à Maisons-Alfort [toujours en banlieue parisienne], le 21 novembre suivant » (Léger 103).

L'année 1910 se révèle un point tournant aussi dans la carrière littéraire de l'écrivain. Pergaud, conscient de ses faiblesses poétiques, se concentre depuis peu sur la composition de contes en prose qu'il fait publier dans des revues comme L'Île Sonnante, Le Beffroi et Le Mercure de France. Cette dernière lui propose même de réunir ses contes dans un « livre [qui] paraîtra à compte d'éditeur » (Frossard 154). De Goupil à Margot est une réussite bien au-delà de toute espérance :

En 1910, Pergaud, candidat au prix Goncourt, l'emporte sur ses principaux rivaux, Marguerite Audoux avec Marie-Claire, Guillaume Apollinaire avec L'Hérésiarque et Cie, et Gaston Roupnel avec Nono. Le livre a du succès non seulement auprès de la critique mais auprès du public [...] De Goupil à Margot est le premier prix Goncourt à grosse vente. (Thiesse 112)

L'écrivain est sorti de l'anonymat. Puisqu'il va falloir maintenant que le « paysan comtois » circule en société, Pergaud et Delphine, sa femme depuis juillet 1910, se servent d'une partie des cinq mille francs du Prix pour s'établir dans « un plus vaste appartement, 3, rue Marguerin, dans le XIV^e arrondissement ». Ils profitent aussi de l'occasion pour « renouveler la garde-robe » (Pradel 40).

L'année 1911 c'est aussi l'époque où Pergaud abandonne définitivement le métier d'instituteur pour accepter une nomination à l'Hôtel de Ville où il est « casé à la Direction de l'Enseignement primaire », et plus tard « à la Direction des Beaux-Arts ». Le poste ne lui inspire pas une grande passion, mais l'écrivain aura désormais « tout le loisir de travailler à ce qu' [il] veu[t] », c'est-à-dire la composition littéraire (Pergaud, Œuvres 6 : 77, 104). Il en profite pour terminer son deuxième recueil de contes, intitulé La Revanche du Corbeau qui paraît peu après au Mercure de France. « Suivront régulièrement, toujours au Mercure, La Guerre des Boutons en 1912 et Le Roman de Miraut en 1913, ce dernier ayant paru d'abord en

feuilleton dans le journal L'Humanité » (Pradel 40). En outre, Pergaud a des projets en chantier, malheureusement la guerre éclate avant qu'il puisse les mener à terme.

La mobilisation générale est décrétée le samedi 1^{er} août 1914. Deux jours plus tard, Pergaud, sergent au 166^e régiment d'infanterie, est en route vers Verdun. La correspondance de l'écrivain laisse un aperçu de son état d'esprit face à son entrée en guerre. Dans une lettre datée le 2 août 1914, il prévient son protecteur devenu ami, Léon Hennique, romancier antidreyfusard et un des co-fondateurs de l'Académie Goncourt, de son prochain départ :

Ma femme, bien que désolée, accepte l'épreuve avec résignation et courage et, moi, n'était le fait de la laisser seule [à Paris], je partirais avec joie.

Comme tout a été digne et grave ! J'en suis ému profondément et j'ai confiance.

Jamais la patrie ne s'est présentée si belle : nous avons pour nous le droit d'abord, nos canons et la flotte anglaise. Et puis la foi et ce vieil amour de la terre de France qui vient de rejaillir éclatant et pur partout. (Pergaud, Œuvres 6 : 115)

Les sentiments patriotiques, c'est-à-dire nationalistes, que le lecteur remarque dans cette lettre ne sont exceptionnels que dans l'éloquence de leur expression. La correspondance de Pergaud, de sa mobilisation jusqu'à sa mort, en décèle de nombreux exemples.

Louis Pergaud passe deux mois à Verdun dans un bataillon de dépôt où il attend l'ordre de partir au front. L'ordre arrive le 1^{er} octobre 1914. Le sergent Pergaud accompagne son régiment sur la ligne de feu située à « une vingtaine de kilomètres à l'est de Verdun, dans la plaine de Woëvre » (Pradel 45). Peu de temps après, il subit le baptême du feu : « Le 7 octobre 1914, le sergent Louis Pergaud prend part à l'attaque de la cote 233 [...] Il a entendu de près le bourdonnement de mouche des balles, et le bruit de castagnettes de la fusillade » (Léger 162).

L'écrivain connaît aussi tous les malheurs associés à la guerre des tranchées. Il fait des démarches pour se faire nommer à un grade supérieur afin d'améliorer sa situation. Avec l'appui de certains hommes plus ou moins influents, Pergaud est nommé d'abord adjudant et ensuite sous-lieutenant.

Au printemps 1915, le commandement militaire français envisage des opérations massives dans la Woëvre. L'offensive est lancée le lundi 5 avril. Le 6 avril, Pergaud écrit à sa femme pour la rassurer : « Enfin, ça va, ça ira. Tout le monde a confiance et bon espoir ». Et encore le 7, il l'encourage à « s'armer de patience et de courage ». Il ferme la lettre en exprimant son intention de lui écrire le lendemain. Malheureusement :

Dans la nuit du 7 au 8 avril, l'ordre arrive d'attaquer la cote 233, au sud de Marchéville. À deux heures et demie du matin, dans la nuit noire, sur un terrain gluant, quatre compagnies débouchent sur un triple réseau de barbelés mal entamés par l'artillerie. Pergaud dirige un peloton en tête. C'est un échec et, à l'aube, les hommes sont obligés de se replier précipitamment. Dans la tranchée, ils se comptent : le lieutenant Pergaud n'est pas parmi les rescapés. Porté « disparu », on ne devait plus jamais retrouver trace de lui. (Pradel 49)

Le 4 août 1921, le Tribunal de la Seine déclare que « le huit avril mil neuf cent quinze [Louis Pergaud] est "Mort pour la France" » (cité en Piccoli 389).

Résumé de la critique de l'œuvre pergaldienne

L'œuvre de Pergaud se prête à une catégorisation tripartite : la poésie, la prose animalière, et la prose rustique. Le poète fait publier deux recueils. Le premier, L'Aube, apparaît en 1904, et le deuxième, L'Herbe d'Avril voit le jour en 1908. « L'inspiration et le ton de ses poèmes sont marqués par le symbolisme verlainien et la poésie décadente » selon Anne-Marie Thiesse (108). La critique est presque unanime dans l'affirmation que ces deux ouvrages

« ne révèlent pas un talent poétique exceptionnel, et si Pergaud n'était pas un prosateur original et savoureux, on aurait sans doute oublié les deux recueils de vers de son adolescence » (Denux 48).

Ses contes animaliers, par contre, suscitent un intérêt plus enthousiaste. Avec l'apparition de De Goupil à Margot, « des critiques s'aperçurent que [Pergaud], par ses histoires conçues avec la double préoccupation d'art et de vérité, par ses petits drames forestiers et rustiques vigoureusement construits, par le souci de la forme et la nouveauté des sujets, s'assurait une place encore à prendre dans la littérature française » (Bocquet 37). La Revanche du Corbeau (1911), Le Roman de Miraut, chien de chasse (1913), et La Vie des bêtes (1924, posthume) complètent l'œuvre animalière de Pergaud. La critique de cette partie du corpus pergaldien se limite en général à la question de la véracité des récits. Le commentaire d'André Beaunier, dans Critiques et romanciers, est représentatif : « Ce qui donne à tant de pages de Louis Pergaud leur attrait, je crois que c'est leur vérité [...] la vérité de Louis Pergaud n'est pas douteuse : on la sent » (178). On arrive parfois à d'autres conclusions. Par exemple, Lourdes Rubiales affirme que « malgré ses déclarations d'intentions, les histoires de Pergaud puisent à une imagination romanesque où la "vraisemblance zoologique" n'est pas toujours prioritaire, cédant parfois devant l'effet dramatique » (« De Goupil à Bacouya » 167). Mais, l'analyse ne s'éloigne que rarement d'un effort de déterminer la fidélité de l'œuvre par rapport au monde naturel.

On remarque un peu plus de diversité lorsqu'il s'agit de la critique des contes rustiques que Louis Pergaud a écrits. La Guerre des boutons (1912) en est le plus célèbre, mais il y a aussi Les Rustiques, histoires villageoises, un ouvrage publié en 1921 à titre posthume. Lebrac bucheron et Les Chroniques des champs et des bois, deux livres inachevés, paraissent bien après la mort de l'auteur. Le travail critique traitant de ces ouvrages est relativement épars,

mais on y trouve, en plus du débat quasi-obligatoire sur la « vérité » et la « vraisemblance » des récits, des analyses psychanalytiques ou/et sociologiques de La Guerre des boutons, par exemple l'étude très récente de Jean-Marie Gauthier et Roger Moukalou intitulée De La Guerre des boutons à Harry Potter : Un siècle d'évolution de l'espace-temps des adolescents. Il ne faut pas non plus oublier l'article très intéressant d'André Thierry, « Louis Pergaud : Disciple de François Rabelais », qui, comme son titre indique, aborde « l'influence exercée par l'œuvre de Rabelais sur Louis Pergaud durant la dernière partie de sa trop courte carrière littéraire » (576).

Les études pergaldiennes sont évidemment incomplètes. Le champ est grand ouvert aux chercheurs en tous les domaines de la théorie littéraire. En proposant une étude culturelle de La Guerre des boutons, le présent mémoire contribue à réduire la lacune et à établir un point de départ pour des recherches futures.

La Guerre des boutons se prête bien à une étude culturelle tout d'abord parce que c'est « une fiction qui tente de décrire, sur un mode romanesque, une réalité [celle de la campagne française à la fin du XIX^e siècle] » (Gauthier 17). En outre, le texte est souvent considéré comme étant « très français, indissociable de son époque, de la langue qui le porte, autant que des idéologies en vogue lorsqu'il fut écrit » (18). Mais aussi, Louis Pergaud semble exprimer, à travers son œuvre, une mentalité représentative d'une partie importante de la population française à l'époque. L'écrivain Roger Pecheyrand l'explique ainsi :

Oui, Pergaud reste l'écrivain le plus ample, le plus juste, le plus sincère...

Pergaud peuple, oui ! Pergaud écrivain populaire, oui ! Sans hésitation, sans contestation possibles ! Son œuvre ne porte pas une lézarde qui pourrait trahir les gens et les bêtes qu'il a chantés. Car cette œuvre est un chant populaire et

racé, un hymne fervent à ses origines, aux rustiques, à ses animaux... (cité en Frossard 188)

Présentation de thèse

Certains critiques voient dans La Guerre des boutons un message passionnément pacifiste (Lowne 38). Cette interprétation se base principalement sur le fait qu'on donne beaucoup d'importance à l'antimilitarisme que Charles Léger, biographe, attribue à Louis Pergaud jeune instituteur. Léger écrit: « Les idées anticléricales, de même que les idées antimilitaristes du maître d'école de Durnes [Louis Pergaud] ne constituaient pas une originalité [...] Pergaud, comme beaucoup de jeunes gens de sa génération, répugnait à la servitude militaire. D'aucuns dissimulaient leur dégoût ; lui, il le criait par-dessus les toits » (Léger 79-80). Ceci dit, le biographe, au lieu d'en fournir d'exemples, se limite à des citations de « poèmes à tendances sociales » et « [une lettre de protestation] à propos de la réforme de l'orthographe » (74), preuves peu convaincantes si la question principale est bien l'antimilitarisme.

Mais tout en admettant des tendances antimilitaristes chez l'écrivain comtois, force est de constater que Pergaud n'en fait pas sa première préoccupation. Par contre, il est passionné par le mouvement social, au sens large du terme, qui semble prendre élan au tournant des XIX^e et XX^e siècles. Cette passion est évidente dans un article écrit le 18 juin 1914 où Pergaud met en cause la valeur de la vivisection dans l'effort scientifique de « soulager les humains [et] les enfants » qui souffrent :

Vous [les scientifiques] ne sauverez pas de la tuberculose les pauvres gosses que la misère empile dans les sous-sols enténébrés, dans les mansardes exiguës où l'on gèle en hiver, où l'on étouffe en été ; les pauvres gosses qu'on nourrit avec un pain auquel des spéculateurs, sous prétexte de blanchiment des farines, ont

enlevé le meilleur de sa substance nutritive, à qui l'on ne donne qu'un lait écrémé, bleui, falsifié ; vous n'empêcherez pas des malheureuses mamans de se crever dans les ateliers dix heures par jour et de rentrer éreintées au logis ; vous n'empêcherez pas le bistro de verser son poison au coin de la rue. Plus vous chercherez, plus on exploitera, plus on pressurera ce malheureux bétail humain et, vous voyez, au lieu d'écorcher les bêtes, vous feriez peut-être mieux de casser des gueules. (Œuvres 2 : 47-48)

Le lecteur y remarque certainement toutes les références aux misères associées à la pauvreté, y compris l'absinthisme. On note aussi la conclusion qui ne manque pas de ton violent et de sentiment révolutionnaire qui semble justifier Bérégi lorsque celui-ci qualifie Pergaud de « révolutionnaire farouche ». Effectivement, toujours selon Bérégi, « avant même d'obtenir son diplôme d'enseignement, [Pergaud] avait déjà la réputation de révolutionnaire, car il trouvait le monde inique et inhumain et voulait construire un nouvel ordre moral de fraternité, de justice et de bonheur » (« LP, Écrivain révolté » 54). Maintenant, afin de démontrer cette façon de voir Pergaud, c'est à Bérégi de faire appel à ces « poèmes à tendances sociales » dont Charles Léger a parlé. Mais, cette fois l'argument fait mouche :

[En 1904, Pergaud] adressa au *Flambeau*, journal anticlérical et antimilitariste de Besançon, des poèmes révolutionnaire, intitulés : *Le vrai réveil*, *Des morts*, *Visions*, qui attirèrent sur lui l'attention des bourgeois timorés, mais aussi des jeunes ouvriers révoltés, toujours en combat pour leur revendications sociales :

Lorsqu'ils se souviendront de leurs pères les Jacques,

Une page plus claire honorera l'histoire ;

L'aube se lèvera plus blanche sur le jour.

Le peuple chantera les ça ira d'amour

Et sur des airs anciens, des carmagnoles neuves.

Louis Pergaud, enfant du peuple, est sans cesse animé par une vive solidarité humaine à l'égard des vaincus et des humiliés et il conseille avec chaleur :

“Éprends-toi d'idéal et fraternellement. Sacrifie-toi pour ceux qui souffrent et qui ont faim”. (Bérégi 55)

Une telle puissance dans ses convictions ne peut que se faire sentir dans toute l'œuvre de Pergaud.

Dans le célèbre La Guerre des boutons, le lecteur remarque une critique de l'hypocrisie sociale dans la contraste récurrente entre le monde des enfants et celui des adultes. Pergaud en signale l'importance lorsqu'il admet que ce roman est une manifestation sa volonté de « restituer un instant de [sa] vie d'enfant, de [leur] vie enthousiaste et brutale de vigoureux sauvages dans ce qu'elle eut de franc et d'héroïque, c'est-à-dire libérée des hypocrisies de la famille et de l'école » (Œuvre 3 : 9). L'enfance représente la franchise et l'héroïsme, tandis le monde adulte représente l'hypocrisie.

Une certaine nostalgie de cette enfance « franche et héroïque » se fait sentir tout au long du roman. Elle résonne dans les dernières phrases du roman :

[...] La Crique, très ému, plein de la mélancolie de la neige prochaine et peut-être aussi du pressentiment des illusions perdues laissa tomber ces mots : « Dire que, quand nous serons grands, nous serons peut-être aussi bête que [les adultes] ! » (251)

Cette nostalgie est, en partie, une réponse aux difficultés auxquelles l'écrivain fait face dans ses efforts de s'établir parmi le monde littéraire parisien. Ce dernier provoque des sentiments vifs que Pergaud laisse percer lorsqu'il écrit : « Foin de pudeurs (toutes verbales) d'un temps châtré qui, sous leur hypocrite manteau, ne fleurent trop souvent que la névrose et le poison ! »

(9). Le lecteur comprend que l'écrivain annonce, ici, une opposition entre son œuvre populiste et la littérature bourgeoise très répandue à l'époque. Thierry l'explique ainsi:

Cette invective s'adresse certainement aux auteurs, amateurs et laudateurs de la littérature romanesque illustrée alors par Henry Bordeaux, René Boilesve, René Bazin, Georges Ohnet. Aristocratique, elle ne s'intéressait qu'aux classes supérieures de la société et ne distinguait guère le peuple de la canaille.

Faussement idéaliste, son sujet de prédilection était l'amour et ses raffinements, mais l'amour intéressant, c'est-à-dire illégitime, qu'elle traitait avec une distinction parfaite, ayant l'art de dire décevantement des choses indécentes.

(Disciple de Rabelais 577)

Thierry a raison d'ajouter que l'attaque contre Paul Bourget qui se situe au milieu du livre, et qui n'avance pas le récit, est une façon dont Pergaud témoigne son désir de faire de la critique sociale à travers son œuvre. Mais un regard sur la citation complète révèle un deuxième nom qui élimine toute possibilité de doute à ce sujet :

Nul n'ignore d'ailleurs, et mon excellent maître Octave Mirbeau nous l'a plus particulièrement et en mainte occurrence fait savoir, qu'on ne commence à être une âme du ressort de M. Paul Bourget qu'à partir de cent mille francs de rente ; il ne saurait donc, je le répète, y avoir de rapport entre les héros du distingué et glorieux académicien et la saine et vigoureuse marmaille dont je me suis fait ici le très simple et sincère historiographe. (Pergaud, Œuvres 3 : 129)

Paul Bourget, qui après 1900 est catholique, monarchiste, antidémocratique, et, en littérature, classiciste, « apparaissait, en fait, comme le porte-parole du combat en faveur du mode de vie bourgeois » (Mathias 14). L'opposition que fait Pergaud avec la mention de l'anarchiste et

écrivain novateur Octave Mirbeau ne peut être plus frappante¹. La question sociale est donc à la fois littéralement et figurativement au centre de La Guerre des boutons.

Il faut quand même se rappeler que Pergaud commence à écrire son roman en 1911. C'est l'année où la crise d'Agadir déclenche un bouleversement dans l'esprit collectif français. Une guerre franco-allemande semble imminente. L'atmosphère est telle que même les pacifistes, les antimilitaristes et les antinationalistes réclament la guerre (Weber, Nationalist 98). Le lecteur ne s'étonne pas alors de constater qu'une analyse de La Guerre des boutons révèle des indices d'un nationalisme populaire prônant la rivalité, la revanche et la défense nationale, ce qui devrait nuancer, tout au moins, l'interprétation de cet ouvrage de critique sociale au profit d'une relecture « nationaliste » qui ne néglige pas l'importance du souvenir de « l'année terrible », 1870/71.

Qu'est-ce que le « nationalisme » ?

Lorsque l'on examine une œuvre sous l'optique du nationalisme, on est tout de suite confronté par un problème sémantique : Que veut dire « nationalisme » ? Les possibilités d'interprétation en sont nombreuses et, souvent, contradictoires. De plus, la distinction entre « patriotisme » et « nationalisme » est de rigueur pour ceux qui affirment que « le patriotisme [...] ne peut être confondu avec le nationalisme » (Durand 20). Cette dichotomie est typique des « writers [who] have adopted a more dualistic approach, distinguishing more sharply between different kinds of nationalism, marking out more clearly positive and negative poles of reference » (Spencer et Wollman 95). Selon ces écrivains, le patriotisme est bon, tandis que le nationalisme est mauvais. L'historien Michel Winock se range parmi eux lorsqu'il écrit : « [Le patriotisme] se définirait comme l'attachement naturel à la terre de ses pères

¹ Tout en soulignant la puissance de l'opposition Mirbeau/Bourget, je ne voudrais quand même pas suggérer que Louis Pergaud soit partisan d'une politique anarchiste quelconque.

(étymologiquement), tandis que [le nationalisme] fait de sa propre nation une valeur suprême, moyennant un légendaire éloigné, peu ou prou des réalités historiques » (Nationalisme 38).

Mais une telle position n'est pas sans détracteurs. Spencer et Wollman présentent un argument très convaincant où ils affirment :

Ultimately this dualistic approach [...] raises more problems than it solves.

Whilst it would clearly be mistaken to assert that nationalisms are all exactly the same, or to deny that nationalism can take different forms across time and space, it may be more serious to underestimate what apparently different forms of nationalism have in common and the problems they may all pose. For at the heart of nationalism as a political project, whatever form it takes, is a logic that tends toward exclusion. There must after all always be people who are not part of the nation; the nation is always framed with the presumption of the existence of an outsider, the other, against which the nation is itself defined and constructed. (Nationalism 96)

Selon ces théoriciens, tout nationalisme implique un processus d'exclusion. Donc, la tradition qui tend à interpréter le nationalisme selon une dichotomie patriotisme/nationalisme se révèle, pour le moins, insuffisante. Spencer et Wollman affirment que le modèle dualiste relève surtout de présomptions qu'il existe des nationalismes désirables aussi bien qu'indésirables. Puisque ces présomptions proviennent souvent elles-mêmes de préjugés nationalistes, Spencer et Wollman arrivent à la conclusion que l'approche dualiste est imparfaite (94-118). Ils définissent donc le nationalisme ainsi : « *nationalism* is an ideology which imagines the community in a particular way (as national), asserts the primacy of this collective identity over others, and seeks political power in its name, ideally (if not exclusively or everywhere) in the form of a state for the nation (or a nation-state) ». Fondamentaux à toute forme de nationalisme

sont les processus de catégorisation qui créent et reproduisent en tant qu'ennemis ou étrangers tous ceux qui n'appartiennent pas à la nation, en même temps qu'ils cherchent à développer une camaraderie profonde entre tous ceux qui y sont inclus (2-3). La dichotomie en-groupe/hors-groupe² est donc primordiale au nationalisme.

Hogan semble d'accord avec cette conclusion mais trouve nécessaire d'y ajouter un élément territorial lorsqu'il précise que le nationalisme est « *any form of in-group identification for a group defined in part by reference to a geographical area along with some form of sovereign government [real or imagined] over that area* » (Understanding 4; en italique dans le texte original). Cela permet une interprétation plutôt vaste du concept nationaliste, peut-être trop vaste. Mais Hogan identifie trois composants fondamentaux du nationalisme qui pourraient être utiles dans une étude culturelle de La Guerre des boutons : l'en-groupe, qui implique l'existence d'un hors-groupe, le territoire, et la souveraineté. Donc, comme point de départ, on va prêter au « nationalisme » le sens proposé par Hogan, tout en gardant en tête l'aspect politique souligné dans la définition offerte par Spencer et Wollman.

Chapitre 1 : Le Nationalisme français à la Belle Époque

La vie de Louis Pergaud (1882-1915) correspond à une période de l'histoire française où le nationalisme joue un rôle prépondérant dans l'évolution du discours sociopolitique du

² Cet usage des termes en-groupe/hors-groupe est conforme à celui qu'on trouve en Mendras (166). Je n'hésiterai donc pas à m'en servir ainsi tout au long du présent mémoire.

pays. Cette période est marquée par une série « d'affaires » et de « crises » qui semblent donner une certaine urgence au débat tout en augmentant la valeur du discours nationaliste dans l'esprit de bon nombre de Français. Cependant, l'étude du nationalisme de la Belle Époque française est compliquée par l'emploi contemporain des termes « nationaliste » et « antinationaliste » pour désigner deux courants politiques antagonistes. Malgré les apparences, cette dichotomie ne signale pas une divergence importante par rapport au nationalisme selon la définition avancée par Hogan, ou bien par Spencer et Wollman. Elle est plutôt indicative d'une lutte politique entre une droite et une gauche globalement tout aussi nationaliste l'une que l'autre.

Après tout, le nationalisme n'est pas une idéologie qui respecte les frontières politiques définies par les termes « gauche » et « droite ». Dans son anthologie Le Nationalisme français, Raoul Girardet rappelle que, en France, ces deux grandes catégories politico-idéologiques partagent une « conscience identique d'un même enracinement historique ». Donc, bien que la complexité du nationalisme français pendant la Troisième République le rende susceptible d'une diversité étonnante d'interprétations, quelquefois contradictoires, « il subsiste, à propos du passé national, une très large marge d'adhésion commune à une sorte de syncrétisme sentimental et mythique » (25). En outre, dans Nationalism : A Critical Introduction, Spencer et Wollman affirment qu'on peut distinguer un thème commun à toutes formes de nationalisme : rivalité en-groupe/hors-groupe. Nolan précise:

In nationalist theory, the enemy of the nation is a necessary adjunct to the development of a national consciousness. In particular, the notion of a hereditary enemy is a corollary to the theory that the nation is rooted in the blood and soil of a particular place through millennia of development. (Inverted Mirror 95)

En écrivant La Guerre des boutons, un roman qui raconte l'histoire d'un conflit héréditaire dans son pays natal, Louis Pergaud entre de plain pied dans le domaine du nationalisme. Une analyse du roman révèle une expression nationaliste qui semble marquée par des influences diverses.

Le Nationalisme barrésienne

Le roman est un des terrains de préférence où se manifeste la polémique nationaliste. Il y en a maints exemples parmi lesquels se trouve le très influent *Roman de l'énergie nationale* de Maurice Barrès. Cet écrivain de la Lorraine était « [o]ne of the best-known writers from the conquered provinces, indeed one of the most prominent literary figures of his generation [...] Barrès was a fiery French ultra-patriot much admired even by his enemies and commanded a great deal of influence among young French intellectuals » (Nolan 78). Le lecteur voit des traces de cette influence dans la Guerre de boutons de Pergaud.

D'abord, il est à noter que de sa jeunesse jusqu'à sa mort les idées de Maurice Barrès n'ont cessé d'évoluer, quelquefois de manière qui semble paradoxale. On pourrait d'ailleurs en dire autant à propos de Louis Pergaud. Donc, précisons que les éléments de la pensée barrésienne à considérer ici émanent de sa doctrine de « la terre et les morts » que Barrès résume lorsqu'il écrit : « Les ancêtres que nous prolongeons ne nous transmettent intégralement l'héritage accumulé de leurs âmes que par la permanence de l'action terrienne. C'est en maintenant sous nos yeux l'horizon qui cerna leurs travaux, leurs félicités ou leurs ruines, que nous entendrons le mieux ce qui nous est permis ou défendu. De la campagne, en toute saison, s'élève le chant de nos morts » (cité en Sternhell 287). Selon Robert Soucy, l'auteur de Fascism in France, « la terre et les morts » est le concept quasi-religieux d'« enracinement » que Barrès développe d'abord dans son roman, Un Homme libre dont le personnage principal est un écrivain qui s'appelle Philippe (Soucy 68-69). Soucy explique que

Philippe se rend compte du fait que son identité individuelle n'est qu'une expression éphémère de la longue histoire de son pays natal, la Lorraine. Cette prise de conscience permet à Philippe de voir le véritable sens de sa vie. En tant qu'écrivain, Philippe a une tâche importante à accomplir : élucider la sagesse ancestrale et en résumer l'essence (72). Louis Pergaud, lui aussi, semble suivre le chemin d' « enracinement » dans sa propre quête identitaire aussi bien que dans ses ouvrages littéraires dont La Guerre des boutons est peut-être le plus connu aujourd'hui.

L'essentiel de l'œuvre de Pergaud semble une expression du culte de la « terre et des morts ». On le remarque dans le fait que la prose pergaldienne se situe, sans exception, dans le département natal de l'écrivain, le Doubs. Les paysages sont souvent décrits de telle manière à pouvoir y reconnaître, dans le détail, le village de Landresse et ses alentours. En outre, l'auteur s'inspire des gens qui lui sont proches pour peupler son monde romanesque. Tout cela à un tel point que le lecteur n'hésite pas à lui attribuer des qualités que Maurice Barrès donne à un de ses personnages lorsqu'il écrit dans Les Déracinés : « Le cordon ombilical qui le relie au milieu qui l'enfanta n'est pas encore coupé. Décrire sa vie, toute intérieure, c'est décrire son pays qui seul l'anime » (48). La vérité de ses rapports avec sa terre natale est certainement plus complexe, mais son œuvre mène plusieurs à voir en Pergaud, l'écrivain, la quintessence d'un paysan comtois.

Cette association à la paysannerie n'est pas sans implications. Au contraire, le monde littéraire auquel Louis Pergaud aspire y attribue des valeurs précises. Henri Mendras, historien, le décrit ainsi :

Depuis Virgile, l'âme et la vie paysanne ont été le thème d'une littérature abondante dans presque toutes les nations à paysannerie nombreuse, de préférence aux époques de croissance urbaine. [...] La littérature « paysanniste »

a exprimé les sentiments d'une partie des élites du XIX^e et du XX^e siècle, qui s'attendrit sur les paysans, chez lesquels elle croit trouver les valeurs qui la séduisent, précisément parce qu'elles sont l'antithèse de son propre mode de vie. Exalter la simplicité de la vie rustique, la grandeur du labeur acharné, la beauté des mains calleuses, le sens profond de la terre et de la nature, l'attachement viscéral à la glèbe, le respect de l'autorité patriarcale et divine, etc., est fort plaisant pour des auteurs qui ont passé leur vie à converser dans les luxueux salons de châteaux entourés de parcs bien ratissés et taillés. (161)

Le lecteur observe cet attendrissement, de même que cette exaltation de la rusticité, dans les descriptions qu'on fait de Louis Pergaud. Pierre Descaves, fils du célèbre Lucien Descaves, se souvient de Pergaud en ces termes :

Venu de sa Franche-Comté natale à Paris, où il était instituteur et où il prenait sur ses veillées pour avancer ses travaux littéraires, Louis Pergaud demeurait « paysan » ; il habitait notre quartier, du côté de l'église Montrouge et se trouvait dépaysé dans ce coin de la capitale, pourtant encore rustique [...] Il se dégageait cependant de lui une mâle odeur de terroir, une manière de franchise abrupte et directe. (cité en Thiesse 109-110)

Roger Denux se conforme à cette opinion lorsqu'il décrit Pergaud comme « un Franc-Comtois, une nature paysanne qui avait apporté à Paris l'air de sa province, et qui jamais n'y perdit sa rude écorce, son cœur farouche et tendre, son indépendance et son franc-parler » (47). En 1982, dans un livre biographique intitulé Louis Pergaud, Henri Frossard s'exclame que « [Pergaud] était absolument franc-comtois » avant de citer Émile Bugnon qui écrit en 1928 à propos de Pergaud : « Enfant d'un pays de montagne, chargé de bois, encombré de rocs [...] silencieux devant une injustice, serrant la mâchoire, et vous sortant, farouche des expressions

de paysan [...] Oui, il était la montagne elle-même » (13). Pour beaucoup, donc, Louis Pergaud est « Comtois d'abord, Comtois, qui fut toute sa vie obstinément fidèle à la vieille devise : *Comtois, rends-toi, nenni ma foi !* » (Hugonnot 21). La Guerre des boutons ne dément pas cette image, au contraire, ce livre est une célébration des origines comtoises de l'auteur. Force est donc au lecteur de constater dans l'ouvrage de Pergaud une sensibilité commune au nationalisme barrésien dont la doctrine de la « terre et les morts » affirme la primauté de « l'enracinement ».

Le Haut Doubs, terre des ancêtres de Louis Pergaud, est également la scène des péripéties épiques racontées dans La Guerre des boutons. Plus précisément, toute l'action du roman « se situe dans un infime coin de terroir, dans cette région de Landresse que [Pergaud] avait si souvent parcourue en tous sens au cours de ses randonnées de chasseur ou de ses rêveries de jeune poète » (Chatot, « Notes Guerre des Boutons » : 67). Landresse n'est qu'une petite dizaine de kilomètres de Belmont, le village natal de Pergaud. L'écrivain a travaillé à Landresse comme instituteur de la rentrée scolaire 1905 jusqu'en 1907 lorsqu'il quitte le Doubs pour s'installer à Paris. Pour lui, ce sont deux années difficiles, surtout sur le plan politico-professionnel puisque ce jeune instituteur républicain se trouve au cœur d'un pays où domine le cléricisme au moment même où la République exige la séparation des Églises et de l'État (Hugonnot 26-28). Pergaud exprime ses premières impressions de la vie à Landresse dans une lettre à son ami, Eugène Chatot : « Je suis depuis bientôt quatre mois à Landresse, un pays ultrachouan, où je me rase à l'infini, éloigné des communications (à 18 kilomètres du Valdahon), et quelle populace - bon Dieu, quelle populace » (Pergaud, Œuvres 6 : 28). Mais parmi cette populace, l'écrivain trouve un amour et des amitiés qui lui inspirent un attachement profond au pays de Landresse, un attachement qui ne se fait sentir vraiment qu'après son départ à Paris. Peu après son arrivée dans la capitale française, Pergaud écrit à Delphine, sa

future épouse : « Toute la journée du 15 j'ai été malade et triste. Je pensais à Landresse, à toi surtout, et je me sentais isolé et perdu » (38). On voit ici que Landresse est à la fois associé à l'amour que ressent Pergaud pour Delphine, et aussi à des sentiments de communauté et de certitude par rapport à sa place dans le monde qui lui manquent à Paris. Pergaud retrouve sa place non pas par un retour physique au Doubs, mais par un retour littéraire à Landresse et ses environs. Que l'auteur de La Guerre des boutons ait choisi de l'appeler Longeverne n'empêche pas que Landresse y soit facilement reconnaissable à ceux qui le connaissent. Chacune des descriptions de la commune est fidèle jusque dans les moindres détails. Eugène Chatot le démontre très clairement dans son article intitulé « Notes et souvenirs sur La Guerre des boutons » (64-70). La Guerre des boutons illustre donc combien Pergaud cherche à ne pas quitter des yeux « ce qu'il aimait le plus : la terre des ancêtres [...] » (Georges Lecomte cité en Piccoli 393).

Mais rappelons-nous que, selon Maurice Barrès, cette terre a une valeur importante surtout parce qu'elle est le dépositaire de tout l'héritage ancestral dont on a besoin pour se nourrir l'âme et pour prendre sa place dans le monde. À travers le personnage de François Sturel, dans Les Déracinés, Barrès fait sentir l'importance de la parenté dans la transmission de cet héritage. Le narrateur le résume ainsi : « Par ces bonnes parentes, [François] prend contact avec sa province, avec sa race, avec un genre de vie » (Barrès, Déracinés 43).

Tout comme François Sturel, Louis Pergaud a recours à un héritage ancestral auquel il ne peut accéder pleinement qu'avec l'aide de ses intimes. Outre les aspects autobiographiques de La Guerre des boutons, l'écrivain comtois crée son roman à partir des éléments biographiques et historiques qu'il a recueillis de ses amis dans le Haut Doubs. Eugène Chatot précise que pour l'histoire principale, le conflit intercommunal, Pergaud s'inspire surtout des récits que lui a racontés son beau-père à propos de sa propre jeunesse à Besançon. L'auteur y

ajoute des épisodes romancés qu'il emprunte à ses souvenirs d'enfance de même qu'à ceux de ses intimes. Par exemple, dans un chapitre intitulé « Récits des temps héroïques », le lecteur apprend l'histoire d'une bataille qui a lieu entre deux processions à une petite chapelle dédiée à la Saint Vierge de Ranguelle. Cette scène relève d'un souvenir d'enfance de la femme de Pergaud, Delphine. Lorsqu'elle était encore toute jeune, Delphine participa à un pèlerinage qui avait pour destination cette même chapelle. On peut aussi identifier dans les personnages une synthèse de la biographie et de l'autobiographie. Chatot constate que « [l]e personnage du chef, Lebrac , [...] tient, par maints détails, du propre père de l'écrivain, de son beau-père, le papa Duboz, de ses deux beaux-frères, Aimable et Fridolin, et aussi de [Pergaud] lui-même » (« Notes Guerre des boutons » 71). Que Pergaud ait puisé à sa propre expérience, à celle de ses proches, et à celle de ses ancêtres lointains pour composer son récit suggère que La Guerre des boutons n'est pas une simple création artistique. C'est aussi une réaffirmation d'identité qui relie l'individu à une communauté, et, en même temps, à un passé collectif.

On a déjà affirmé que l'identité pergaldienne est associée à une terre précise. On peut ajouter qu'elle est attachée à un milieu qui se reconnaît par sa prononciation régionale. Les jeunes héros paysans de La Guerre des boutons sont tous censés parler avec un accent de terroir que Pergaud connaît très bien puisqu'il le partage. On l'entend lorsque Grangibus précise qu'« ils étaient au moins tienze » à chercher bagarre avec lui et son frère sur la route de l'école (Pergaud, Œuvres 3 : 15). «Tienze », qui s'écrit « quinze » en français standard, est un exemple illustrant le processus de palatization/dépalatization qui joue un rôle dans la différenciation de langues régionales (Saint Pierre 22-26). D'autres exemples montrent un usage de voyelles qui s'écartent du standard. Camus, l'éclaireur de la bande Longeverne, parle de la « giographie » (Pergaud, Œuvres 3 : 65). Zéphirin, le garde champêtre, est décrit comme «vieux défenseur de la “Pâtrie” et comme représentant de la “loâ”»(77). Le lecteur remarque

aussi les « quéque chose », les « ergarde », les « ceusse », les « deusse », etc. dont Pergaud a parsemé le récit. On ne peut pas s'empêcher d'y entendre des échos de ce que Maurice Barrès voulait exprimer lorsqu'il a écrit : « François Sturel avait toujours été appelé par les siens *Françoué* : jadis la diphtongue *oi* se prononçait *oué* ; dans les villages [lorrains] de ces jeunes gens, il demeure beaucoup des mœurs, des préjugés, de l'âme enfin de ces *Françoués* qui se désignaient eux-mêmes par un assemblage de sons maintenant insupportable [sic] à l'oreille parisienne » (Déracinés 82-83).

Pergaud se sert aussi d'autres éléments linguistiques pour signaler le milieu paysan et comtois de ses personnages. En faisant valoir le parler régional dans son roman, l'auteur de La Guerre des boutons souligne la profondeur dont la spécificité communautaire touche à l'identité personnelle dans une société. L'auteur y réussit parce que le lecteur francophone, ayant subi une formation scolaire où « le maître combat patois et tournures locales » (Clade 113), porte à la lecture certains préjugés à propos de la langue française. Le premier de ces préjugés est bien une notion, erronée du point de vue linguistique, qu'il existe un français pur. De là, se développe l'idée que tout ce qui s'écarte de ce français de référence est fautive et moins français. Alors, pour éviter des critiques éventuelles, on a tendance à se limiter en public à un français dit correct, et de garder l'usage d'un parler régional pour des discussions en famille ou entre intimes. Michel Winock fait référence à ce phénomène lorsqu'en parlant du paysan sous la Troisième République de la Belle Époque il écrit : « Dans un pays en voie d'urbanisation, les paysans souffrent d'un certain nombre d'humiliations et de handicaps. Le premier est celui de la langue, car il y a deux langues en France : celle de l'école- et de ceux qui dominent, le français, et celle de la maison, le patois » (Belle Époque 99). Donc, quand La Crique exprime « Mais c'est sûr comme un et un font <deusse> » (Pergaud, Œuvres 3 : 226), sa prononciation est indicative de ses proches relations avec ses interlocuteurs. Quand Aztec des Gués cherche

désespérément son pantalon perdu en disant « Monte sur l'arbre, va,..., tu verras peut-être “ousqu'il a tombé” »(130), c'est évident qu'il ne s'adresse ni au maître d'école, ni à aucun autre représentant d'autorité public qui y trouverait sûrement des fautes grammaticales à lui reprocher. Et quand le narrateur emprunte des mots comtois et des expressions locales en traitant Tatti de « grand “conot” qui était bête comme “trente-six cochons mariés en seconde noce” » (211), le lecteur se doute bien qu'il y est question d'un monde qui ne lui est pas normalement ouvert. Tous ces éléments indicatifs d'un idiome régional se réunissent dans l'ordre que lance Lebrac à ses troupes, « Prenez des godons “dedans” vos poches; à ceusses qu'ont des frondes à “lastique” donnez-y les beaux cailloux... » (25). Voici le langage de combat qui se parle lorsqu'on est chez soi.

Toutefois, il est important de noter que La Guerre des boutons est quand même écrit en français, en non pas en langue comtoise. Pergaud ne fait pas non plus, de l'accent régional, une transcription systématique qui aurait pu rendre son ouvrage inaccessible aux lecteurs n'ayant pas connaissance des particularités linguistiques des habitants du Doubs. Cela suggère que chez cet écrivain il y a une tension entre le désir de rester fidèle à ses origines comtoises et celui de parvenir dans le monde littéraire parisien. Cette tension est caractéristique de tous ceux que Maurice Barrès qualifie de « déracinés ».

Dans le premier tome du Roman de l'énergie nationale, Les Déracinés, Barrès développe son idée que tout effort de créer une identité nationale française qui ne donne pas priorité à ce qu'il appelle « la terre et les morts » mène forcément à l'échec sur le plan personnel aussi bien que sur le plan national. Il argumente contre une centralisation qu'il voit comme nuisible surtout parce qu'elle déstabilise le système traditionnel de caste sociale. Barrès met en cause l'enseignement républicain qui, selon lui, doit produire un affaiblissement de la France à cause du déracinement qu'il suscite. D'un point de vue barrésien, l'instituteur formé à

l'École normale est tout à la fois un produit et une cause du déracinement. Pour illustrer cette idée, Barrès réunit l'essentiel des caractéristiques d'un « déraciné » dans le personnage du professeur Paul Bouteiller. Bouteiller est :

Fils d'un ouvrier à Lille, remarqué à huit ans pour son intelligence précoce et studieuse, il avait obtenu une bourse jusqu'à l'École normale d'où il sortit premier. Enlevé si jeune à son milieu naturel et passant ses vacances même au lycée, orphelin et réduit pour toute satisfaction sentimentale à l'estime de ses maîtres, il est un produit pédagogique, un fils de la raison, étranger à nos habitudes traditionnelles, locales ou de famille, tout abstrait, et vraiment suspendu dans le vide. Ses mœurs, ses attaches, il les a discutées, préférées et décidées. (19)

Bouteiller est professeur de lycée à Nancy, en Lorraine, avant de chercher fortune à Paris en tant qu'homme politique. C'est frappant combien la description de ce personnage, néfaste à la société aux yeux de son auteur, concorde avec la biographie de Louis Pergaud. On ne saurait pas dire que cette coïncidence entraîne des liens littéraires ou idéologiques entre Barrès et Pergaud. Mais, attendu l'importance de l'œuvre barrésienne dans la vie intellectuelle de la Belle Époque française, on pourrait se demander si Pergaud se reconnaissait dans le personnage de Bouteiller, et si cette reconnaissance lui inspirait un désir de revenir à ses origines. Pour le moment, on n'a pas de réponse à ces deux questions. Néanmoins le rapprochement entre Pergaud et Bouteiller reste utile, non pas pour en tirer des conclusions causes à effets, mais pour mieux illustrer combien Barrès réussit à représenter une certaine réalité de manière qui aurait pu retentir dans l'âme de l'auteur de La Guerre des boutons en raison des parallèles évidents entre la vie de ce dernier et celle des personnages barrésiens.

Pergaud, fils d'un instituteur, boursier, normalien, instituteur lui-même avant de s'installer à Paris afin de poursuivre son rêve de succès littéraire, est le type-même du « déraciné ». Mais au moment de son arrivée dans la capitale française, Louis Pergaud est encore assez jeune pour pouvoir s'adapter à son nouveau milieu. Maurice Barrès, en parlant de ses personnages « déracinés », explique ainsi cette capacité d'adaptation :

Qu'à vingt ans ils soient déracinés, cela n'est point irréparable. Ils s'orienteront pour vivre : vigoureux comme on les voit, ils peuvent supporter une transplantation. En tant qu'hommes, animaux sociables, ils aspirent à s'enrôler. Une série de tâtonnements leur permettra de trouver la position convenable aux personnages qu'ils sont devenus en cessant d'être des Lorrains (Déracinés 124-125).

Le paradoxe chez Pergaud se trouve dans le fait que « considéré comme rustique dans le monde littéraire, il finit par revendiquer sur le pavé parisien une identité, non de garçon de ferme, mais d'homme des bois prisonnier d'un univers dénaturant et cruel » (Thiesse 110-111). Dans cette perspective, l'identité pergaldienne s'aligne avec celle de ces « Lorrains émigrés », dont Barrès dépeint l'image, qui « ne regrettent pas simplement des paysages, des habitudes, une société dispersée, ils croient avoir laissé derrière eux quelque chose de leur santé morale » (Barrès, Colette 4-5). En se servant d'un retour à ses origines provinciales pour se faire une place sur la scène littéraire nationale, Pergaud n'exprime pas tout simplement de la nostalgie, il prend parti, qu'il en soit conscient ou non, dans un discours politique qui part de la crainte « d'une collectivité nationale que [Maurice Barrès] estime “dissociée et décérébrée” » (Girardet 184).

L'Identité gauloise

L'auteur de La Guerre des boutons ne dissimule pas son parti pris. Dans la préface, Pergaud résume la justification de son roman ainsi : « *je suis un Celte* » (Pergaud, Œuvres 3 : 9). Pour le lecteur du 21^{ème} siècle, cette phrase pourrait sembler anodine, même un peu naïve. Mais pour le lecteur vivant sous la Troisième République française, toute référence aux Gaulois est chargée d'un sens qui relève de la polémique nationaliste. Selon l'historien Eugen Weber, la politisation de l'idée d'un héritage socioculturel gaulois prend des dimensions importantes à partir de la Révolution de 1789. Weber affirme qu'au 18^{ème} siècle, la justification dominante de la structure sociale en France provenait de l'argument que l'aristocratie française descendait des conquérants francs, tandis que le tiers état se formait d'un peuple conquis, les Gaulois. Pour certains, le mouvement révolutionnaire n'était qu'une continuation d'une résistance à la domination étrangère et germanique de la part d'un peuple indigène et celte. La dichotomie Franc/Gaulois produit donc une série d'associations binaires : noble/paysan, germain/celte, étranger/indigène, conquérant/conquis, dominant/dominé, etc. À la fin du 19^{ème} siècle cette dichotomie est nuancée par la victoire du républicanisme, mais elle reste influente, surtout dans la formulation d'un discours nationaliste.

Pendant la première moitié de la Troisième République française, l'image du Gaulois évoquait, pour certains, une bassesse, une débauche, qui signalaient une espèce d'infériorité génétique. Arthur Rimbaud s'en sert de cette manière dans son chef-d'œuvre Une saison en enfer :

J'ai de mes ancêtres gaulois l'œil bleu blanc, la cervelle étroite, et la
maladresse dans la lutte. Je trouve mon habillement aussi barbare que le leur
[...]

Les Gaulois étaient les écorcheurs de bêtes, les brûleurs d'herbes les plus ineptes de leur temps.

D'eux, j'ai : l'idolâtrie et l'amour du sacrilège ; - oh ! tous les vices, colère, luxure, - magnifique, la luxure ; - surtout mensonge et paresse. [...]

Il m'est évident que j'ai toujours été race inférieure [sic]. Je ne puis comprendre la révolte. Ma race ne se souleva jamais que pour piller : tels les loups à la bête qu'ils ont tuée. (124-125)

Le Gaulois de Rimbaud est un homme subjugué par ses propres pulsions aussi bien que par des forces extérieures. Celui-là n'est absolument pas le Gaulois de Louis Pergaud. À ce propos, l'auteur de La Guerre des boutons se range du côté d'autres écrivains de la même époque, comme Paul Déroulède, opposant à l'image rimbaldienne un Gaulois qui se révèle le représentant indomptable d'une France glorieuse.

Paul Déroulède est un cas particulièrement intéressant parce que ce poète revanchard incarne ce que plusieurs historiens qualifient de « glissement » politique, c'est-à-dire une évolution politique d'un nationalisme libéral et parlementaire vers un nationalisme conservateur et autoritaire (Rutkoff 164). Déroulède est aussi fondateur de la très influente Ligue des Patriotes. Le poète connaît un succès considérable. Quant à ses poèmes : « [L]es plus célèbres seront connus et récités par toutes les générations d'écoliers. Au-delà de leur très contestable valeur littéraire, leur importance pour l'histoire idéologique ne peut ainsi manquer d'être fortement soulignée » (Girardet 59).

Voici le Gaulois de Déroulède :

Toi surtout, vieux Français entêté de ta France
Tenace défenseur de nos champs envahis,
Gloire à toi, grand vieillard si jeune d'espérance !

Gloire à vous, braves gens, honneur de mon pays !

Ah ! ces vieux plébéiens à l'ardente nature,
Propre sève de l'arbre, invisible au passant,
Par qui l'arbre grandit, par qui la forêt dure,
Ce sont eux la vigueur de la France et son sang.

Ce sont eux dont les mains construisent, plantent, sèment,
Eux les forts artisans, eux les vrais travailleurs ;
Ils aiment leur vieux sol sans bien savoir qu'ils l'aiment.
Patriotisme inné, bon entre les meilleurs.

Ils se disent parfois que les peuples sont frères,
Qu'il n'est pas de patrie et qu'on en peut changer
Et puis vienne le jour de nos destins contraires,
Les revoilà Français, repoussant l'étranger.

Voilà leur sang qui bout et leur instinct qui crie ;
Ces éternels Gaulois retroussent leurs sarraux,
Ils s'élancent chantant l'hymne de la Patrie,
Et c'étaient des ingrats, et ce sont des héros. (265-266)

Le lecteur remarque, dans cet extrait du poème « Pro Patria », l'assimilation du Français au Gaulois, et que celui-ci est distingué par un patriotisme héroïque qui est, selon le poète, le

propre des classes populaires. Le Gaulois devient donc, chez Déroulède, un symbole d'un nationalisme populaire.

De même Louis Pergaud, dans La Guerre des boutons, s'appuie sur une imagerie populiste et nationaliste lorsqu'il fait un rapprochement entre ses personnages principaux, tous de jeunes Français paysans, et les Gaulois. Les enfants de la commune de Longeverne se reconnaissent dans les « Gaulois qui étaient de grands batailleurs et que [les jeunes Longevernois] admiraient fort » (Pergaud, Œuvres 3 : 34). Cette admiration va jusqu'à un désir d'assimilation comme on peut le remarquer dans la scène où, lors de l'achèvement de la cabane :

Lebrac et Camus, devant toutes leurs troupes réunies, massées face à la porte, suspendirent par un bout de ficelle une touffe énorme de beau gui [...] Les Gaulois faisaient comme ça, prétendait La Crique, et on dit que ça porte bonheur. (172)

Il est à noter que tout de suite après cette petite pendaison de crémaillère, pour ainsi dire, ces jeunes Français qui se veulent gaulois poussent des vivats tels que « Vive nous ! », et « Vive Longeverne ! », et puis aussi « A cul les Velrans ! Enlevez-les ! » (172). Le lecteur assiste ici à une cérémonie destinée à renforcer une identité collective où la définition de l'en-groupe dépend non seulement d'une appartenance à une tradition commune, mais aussi d'une animosité à l'égard de ceux qui font le hors-groupe.

L'Ennemi héréditaire

En écrivant « je suis un Celte », Louis Pergaud affiche, non pas ses origines généalogiques, mais sa position dans un débat sociopolitique sur les fondements d'une nationalité française. Cela est encore plus évident lorsqu'on considère ce qui précède cette affirmation. La citation complète est « *Et foin aussi des **purs Latins** : je suis un Celte* »

(Pergaud, Œuvres 3 : 9 ; gras ajouté). Faire une telle opposition entre Latin et Celte est indicatif d'un discours nationaliste antiméridional. « [L]'antiméridionalisme appartient incontestablement à ces haines modernes qu'a forgées et développées le nationalisme français à la fin du XIX^e siècle, aux côtés de l'antisémitisme, de la xénophobie ou de l'antimaçonnisme » (Cabanel 1). Il est certain que la littérature de l'époque en subit l'influence. En fait, Gaston Méry, collègue et confrère de l'antisémite passionné, Edouard Drumont, publie Jean Révolte : roman de lutte (1892) qui porte l'épigraphe « Le Méridional, voilà l'ennemi » (cité en Cabanel 4). Eugen Weber en résume le message ainsi :

Jean Révolte, essentially, set out to rewrite the Thierry model of two antagonistic nations in one land. For Méry, the oppressed descendants of the Celts had been despoiled and beaten down by corrupt Latins (and their Jewish lackeys) who treated contemporary Gaul as a conquered country. The problems facing France rose not out from some fancied conflict between people and bourgeoisie, but from the domination of the Gaulish masses by a cosmopolitan elite. "The great social war of the fin-de-siècle will be not class war but race war." The revolt of the native sons would restore "La Gaule aux Gaulois." (My France 35)

D'autres écrivains ont glissé des propos antiméridionaux dans des œuvres n'ayant aucun rapport évident avec une polémique nationaliste. Par exemple, des Hermies, un personnage principal dans Là-bas de J.-K. Huysmans, montre son antipathie envers le Midi lorsqu'il parle de l'impact de Jeanne d'Arc sur la France :

Au contraire, le sacre du Valois à Reims a fait une France sans cohésion, une France absurde. Il a dispersé les éléments semblables, cousu les nationalités les plus réfractaires, les races les plus hostiles. Il nous a dotés, et pour longtemps,

hélas ! de ces êtres au brou de noix et aux yeux vernis, de broyeurs de chocolat et mâcheurs d'ail, qui ne sont pas du tout des Français, mais bien des Espagnols ou des Italiens. En un mot, sans Jeanne d'Arc, la France n'appartenait plus à cette lignée de gens fanfarons et bruyants, éventés et perfides, à cette sacrée race latine que le diable emporte (Huysmans 58).

Dans ces deux exemples littéraires, le méridional est vu comme un étranger perfide qui nuit à l'unité nationale de la France. C'est une attitude dont on trouve des échos dans la correspondance personnelle de Louis Pergaud. Dans une lettre écrite de son poste à Verdun et datée le 25 août 1914, Pergaud raconte à sa femme :

Les gens du Nord, de l'Est, de Paris et de l'Ouest sont des braves ; ceux de Toulouse sont des lâches [...] Cette nuit, une ou deux batteries d'artillerie du 23^{ème} et du 57^{ème}, croyant que les Allemands arrivaient, se sont sauvés avec leur caissons, abandonnant leurs pièces et sont arrivés en désordre à Jardinfontaine, racontant avec leur accent qui pue l'ail et le mensonge [...] « Nous sommes du Midi, et nous ne sommes pas venus dans l'Est pour nous faire casser la gueule, disait un maréchal des logis : gardez votre frontière, nous garderons la nôtre » [...] (Piccoli 57).

Il est à noter que, plus loin dans la même lettre, Pergaud qualifie sa position en écrivant « Toulouse n'est pas le Midi tout entier. Nous y connaissons de braves gens courageux et dévoués, ne serait-ce que Brousson et Escholier » (Piccoli 57). Mais le besoin d'y préciser deux exceptions ne fait que confirmer que Pergaud part d'une conception antiméridionale. Que cette conception soit attachée à une pensée nationaliste semble évident dans l'affirmation provocante qu'on a déjà signalé : « *Et foin aussi des purs Latins : je suis un Celte* » (Pergaud,

Œuvres 3 : 9). Mais un coup d'œil sur une ébauche antérieure de la préface révèle des preuves supplémentaires :

Tel qui s'esjouit à lire Rabelais, ce grand et pur génie français, saluera ce livre avec plaisir. Foin des purs Latins qui se frappent la poitrine en évoquant leurs origines...

Je suis Gaulois et rien de ce qui fut le génie et la gloire de ma race ne m'est étranger. C'est pourquoi j'ai voulu faire un livre qui fût épique, gaulois et rabelaisien [...]

J'y ai mis de ces histoires que personne, hors mon maître Rabelais, n'a osé narrer par écrit, mais que l'on raconte, entre amis, dans les joyeux et francs épanchements d'après boire ; de ces souvenirs qui nous remplissent de joie par leur héroïque invite et leur saveur française. (cité en Denux 50)

Pergaud couche son roman, La Guerre des boutons, sur une tradition littéraire française.

L'écrivain insiste sur le fait qu'il existe une saveur, une gloire et un génie qui sont proprement français, et qui sont en opposition avec la tradition latine, c'est-à-dire, méridionale.

Ce qui pourrait paraître surprenant, puisque normalement on qualifie de gauche anticléricale la politique de Louis Pergaud (Chatot, « LP Instituteur » 35-37), c'est que le mouvement antiméridional, pendant la Troisième République, est généralement associé à une politique de droite cléricale (Cabanel 5). Pergaud résout cette contradiction apparente en subordonnant les aspects politico-religieux de l'antiméridionalisme en faveur d'une interprétation qui se fonde sur des principes de « race » et d'« origines ». Pour Pergaud, comme pour Gaston Méry, l'opposition Français/Latin relève d'une rivalité héréditaire entre deux races distinctes.

L'idée du conflit héréditaire est un thème central à l'histoire de La Guerre des boutons. Pergaud le dit lui-même le 18 février 1914 lors d'une conférence organisée par Les Œuvres Nouvelles :

Le conflit qui mettait aux prises les villages de Longeverne et de Velrans n'était pas si futile qu'on le pourrait supposer : il puisait ses racines, si je puis m'exprimer ainsi, dans la nuit des âges de l'histoire locale ; chaque automne un incident quelconque ne faisait que remettre le feu aux jeunes poudres et la campagne recommençait.

De même qu'il existe entre certaines vieilles familles des haines héréditaires et jamais éteintes, de même entre les villages limitrophes il a existé bien souvent des rancunes tenaces. (Pergaud, Œuvres 5 : 171)

Effectivement, le récit s'ouvre par la révélation d'une agression de la part de la bande Velrans contre deux jeunes longevernes, Grangibus et Tigibus. « [L]es deux Gibus, c'était sûr, n'avaient été attaqués et insultés que parce qu'ils appartenaient à la commune et à l'école de Longeverne » (Pergaud, Œuvre 3 : 15). Le lecteur apprend que la cause de ce conflit intercommunal n'est pas récente. Elle fait partie d'un passé lointain que La Crique, l'historien de la bande Longeverne, définit vaguement lorsqu'il dit qu'« il y a tout de même une belle lurette depuis ce temps-là au jour d'aujourd'hui » (194). Mais, les jeunes guerriers ne demandent pas de précisions à ce propos, ils se contentent tout simplement de se retrouver face à l'ennemi traditionnel sur le « terrain fatal, à égale distance des deux villages, que, depuis des années et des années, les générations de Longeverne et de Velrans s'étaient copieusement rossées, fustigées et lapidées, car tous les automnes et tous les hivers ça recommençait » (26). On voit ici que l'identité collective longevernoise est fortement liée à la continuation d'une rivalité héréditaire jouée sur la terre des ancêtres.

« *Vae victis ! Un vieux chef gaulois aux Romains* », l'épigraphe en tête du chapitre intitulé « Une Grande journée », suggère un lien sous-jacent entre le récit d'une rivalité héréditaire et les actualités politico-culturelles dont Pergaud se préoccupe (Pergaud, Œuvres 3 : 31). En faisant référence à la prise de Rome, quatre siècles avant J.C., par Brennus, chef des Sénon, à la tête d'une coalition celte, Pergaud insiste sur une opposition historique entre Gaulois et Latin que l'auteur ressent si fortement et dont il écrit dans la préface de son ouvrage. Mais, le lecteur se rappelle aussi que Brennus est censé prononcer ce fameux « malheur aux vaincus » en réponse aux protestations romaines suscitées par des injustices apparentes dans l'exécution du traité de paix mettant fin à l'occupation gauloise de Rome (Spickerman). La citation se révèle donc riche en allusions possibles à l'antagonisme franco-allemand depuis la défaite française en 1871 jusqu'à la crise d'Agadir en 1911. Donc, le « *Vae victis* » de Brennus permet à l'auteur de La Guerre des boutons de faire d'une pierre deux coups. Tout en vantant la grandeur historique de la race gauloise, c'est-à-dire française³, Pergaud rappelle la situation fâcheuse et déshonorante dans laquelle la France se trouve suite à l'annexion de l'Alsace-Lorraine par l'Allemagne. Il ne faut pas non plus oublier que Pergaud choisit de faire de telles allusions au début d'un chapitre où la bande longevernoise remporte une victoire contre leurs ennemis en représailles aux actes d'agression perpétrés par ces derniers, et qu'à la fin du chapitre Lebrac traite ses ennemis d' « Alboches », c'est-à-dire d'Allemand (Pergaud, Œuvres 3 : 38). Ainsi Pergaud laisse percer un nationalisme sous-jacent qui laisse croire que, derrière le récit d'une lutte entre deux bandes françaises, La Guerre des boutons recèle un souci nationaliste de définir l'identité française selon des critères d'une prétendue race gauloise, et de rétablir la gloire française en faisant face à l'agresseur

³ Le lecteur se rappelle que Louis Pergaud fait un rapprochement entre la race gauloise et la race française dans la préface à La Guerre des boutons.

germanique. De tels sentiments n'ont rien d'étonnant attendu le climat politique au moment où Pergaud écrit son roman.

La France, en 1912, l'année de la publication de La Guerre des boutons, voit surgir « une nouvelle vague nationaliste » qu'on peut qualifier d' « espèce de fièvre qui saisissait la France entière, parce que les Français avaient le sentiment d'une menace ». Des historiens « estiment que le coup d'Agadir de 1911 [...] fut le point de départ de cette vague psychologique collective ». On se rappelle que la baie d'Agadir a été le théâtre d'une démonstration de la volonté de la part de l'Allemagne de se servir de ses forces armées pour soutenir ses intérêts politiques en Afrique contre la France et ses alliés. Le peuple français réagit par des manifestations qui sont « l'occasion de cris et de slogans vengeurs : « Vive l'Alsace ! Vive la Lorraine ! C'est l'Alsace qu'il nous faut ! » et même « A bas l'Allemagne ! » » (Duroselle 362). C'est une véritable renaissance du revanchisme. Que Pergaud en ait subi l'influence devient évident grâce aux nombreuses traces d'un nationalisme revanchard que le lecteur rencontre dans La Guerre des boutons.

Chapitre 2 : Le Revanchisme.

En essayant de comprendre l'œuvre de Pergaud par rapport au nationalisme de son époque, on doit prendre en compte le revanchisme qui formait une des bases psychologiques, politiques, sociales et littéraires de la période suivant la guerre franco-prussienne jusqu'à la fin de la Deuxième Guerre mondiale. La perte de l'Alsace-Lorraine en 1871 à l'Empire prussien était souvent considérée comme une atteinte à l'existence même d'une identité nationale française. Alors, le souvenir des provinces annexées servait de point de ralliement à un nationalisme français que partageaient des groupes d'une grande diversité idéologique.

Louis Pergaud n'est pas à l'abri de ce phénomène, au contraire, il en est le produit. Né en 1882 à Belmont dans le Doubs, Pergaud est natif d'un département qui a été un des théâtres principaux de la guerre Franco-prussienne et qui se nourrit d'« un vif patriotisme, une haine profonde des Allemands due peut-être plus encore à l'humiliation de la défaite qu'aux exactions de l'occupation, une volonté farouche de revanche exprimée dès cette époque » (Mairry 26). Aussi, Pergaud grandira sous le système d'instruction laïque introduit par Jules Ferry. Un des buts principaux des écoles laïques est de former des citoyens républicains. « Le patriotisme militaire occup[e] [...] la première place » dans cette instruction (Girardet 70). Le moyen le plus courant de réussir à ces fins est l'acte d'inculquer aux élèves un revanchisme profond.

On trouve un exemple révélateur de cette attitude dans un exercice d'élocution et de composition qui se trouve dans L'Instruction primaire. Journal d'éducation pratique pour les instituteurs, les institutrices et les directrices d'écoles maternelles en 1884 : « Mais gardons surtout nos pensées suprêmes pour ceux qui ne peuvent comme nous, en ce beau jour célébrer la fête de la patrie. Ceux-là souffrent depuis de longues années déjà. Et cependant, ils n'oublient pas. Français un souvenir à nos frères d'Alsace et de Lorraine [sic] » (cité par

Girardet, 78-79). Ce n'est donc pas étonnant qu'un écrivain qui a vécu sa jeunesse pendant cette période médite sur le revanchisme dans son œuvre.

Bien entendu, Pergaud n'a pas fait de La Guerre des boutons ni un roman à thèse, ni une allégorie de l'histoire franco-allemande. Mais, Pergaud laisse percer tout de même un revanchisme sous-jacent qui semble démentir l'interprétation purement pacifiste du livre offerte par certains critiques. Quoique le récit n'illustre pas chaque élément avec une clarté égale, le lecteur y constate « [t]ous les thèmes du nationalisme de la Revanche [...] : l'héroïsme de la résistance nationale, les souffrances des provinces perdues, l'ignominie du vainqueur ; le culte de l'armée » (Girardet 59). D'ailleurs, le principe de la revanche, au sens général, est au cœur de la narration.

La Revanche

L'histoire racontée dans La Guerre des boutons est une élaboration de certains épisodes d'un long cycle de vengeance et de représailles. Le roman s'ouvre par la reprise des hostilités dans une « guerre » intercommunale qui, on apprendra, date d'un passé lointain. Le lecteur comprend très vite que dans ce conflit, les antagonistes sont dominés par une mentalité de vendetta.

La narration se limite, en gros, à l'histoire du point de vue des personnages attachés à la commune de Longeverne. Le lecteur se rappelle que la population de Longeverne est paysanne, anticléricale et républicaine, tout comme Pergaud. De plus, l'écrivain a doté ses personnages principaux de plusieurs traits autobiographiques. Ne pourrait-on donc pas entrevoir la possibilité d'interpréter l'idéologie vengeresse de ses personnages comme un reflet de la pensée de l'auteur ? Sous cette optique, le récit, en privilégiant la perspective d'un des deux groupes antagonistes, décèle un parti pris dont l'effet est de faire accepter au lecteur une division en-groupe/hors-groupe où l'en-groupe consiste en l'armée de Longeverne et ses

supporters, tandis que le hors-groupe se compose de tout le reste, c'est-à-dire la bande ennemie de Velrans, les adultes, et les traîtres.

Dès le premier chapitre, le lecteur constate que les sentiments liés à cette distinction en-groupe/hors-groupe sont canalisés vers une sorte de revanchisme qui est une des forces motrices principales du récit. Premièrement on remarque que la forte réaction de la part de Camus lorsqu'il apprend que les Velrans ont injurié deux de ses compatriotes signale une identité collective bien développée chez les Longevernes :

Ils vous ont traités de couilles molles! scanda le gros Camus, visiblement choqué, blessé et furieux de cette appellation qui les atteignait tous, car les deux Gibus, c'était sûr, n'avaient été attaqués et insultés que parce qu'ils appartenaient à la commune et à l'école de Longeverne. (Pergaud, Œuvres 3 : 15)

Une telle atteinte à l'honneur du groupe n'étant pas tolérable, Lebrac s'exclame qu' « il n'y a qu'à se venger » (16). Ainsi le chef de la bande longevernoise révèle le sentiment moteur de tous les grands épisodes à suivre dans le roman.

Pergaud communique la centralité de la revanche, dans La Guerre des boutons, par une répétition insistante de la locution familière « il me le paiera » que Le Trésor de la langue française informatisé définit ainsi : « Je lui ferai subir violemment les conséquences de ses actes afin de me venger » (« Payer »). Chez Lebrac, que l'on voit « vaincu, gonflé de rage et de désespoir, ivre de haine et de désir de vengeance » à la fin du quatrième chapitre du premier livre (45), cette formule devient presque un mantra : « Salauds de Velrans, ils lui paieraient ça ! » (56), « N'empêche que nous leur z-y devons quéque chose et qu'ils le paieront », « [...] il faut leur faire payer la tournée d'hier » (57), « Les salauds ! grommelait Lebrac ! Ah les salauds ! ils nous le paieront, va ! et cher ! » (64), « [...] avoir été joués, raillés, insultés, ça se paierait et tout de suite ! » (119), « [...] tout ça allait se payer et "illico" » (123). La passion

avec laquelle Lebrac exprime sa volonté de mener à terme ses projets de vengeance suggère au lecteur que ce personnage principal a aussi une valeur symbolique. Lebrac représente son temps et son milieu. On peut le considérer donc comme un porte-parole de toute une partie de la société française qui réclame la revanche, mais aussi de certains aspects de Pergaud lui-même.

Il ne faut pas oublier que Pergaud, comme Lebrac, est un jeune paysan originaire du département du Doubs en Franche-Comté, une région qui a connu l'invasion prussienne et qui de plus partage une frontière avec l'Alsace. Le souvenir de la guerre franco-prussienne et la peur d'être victime d'annexion y sont vivaces. « La guerre de 1870-71 et l'occupation prussienne ont laissé des traces profondes et durables dans le Doubs... [L]e souvenir des souffrances et des humiliations de "l'année terrible"... marqueront des générations de Comtois » (Mairry 25). Une vive rancune envers les Prussiens en est une manifestation. Le lecteur en voit un exemple dans une lettre à sa femme, écrite à Verdun et datée le 24 août 1914, où Pergaud prône ce que, aujourd'hui, on appellerait le génocide : « Il est nécessaire, il est urgent de détruire jusqu'à la dernière pierre et jusqu'au dernier individu cette race de vipères qu'est la race prussienne ; l'avenir de l'Europe et du monde dépend de cette destruction » (Pergaud, Œuvres 6 : 128)⁴. Sans vouloir minimiser l'importance des circonstances militaires contemporaines qui favorisent l'articulation de telles attitudes, on doit reconnaître dans cette expression un fort sentiment revancharde où la distinction en-groupe/hors-groupe joue un rôle dans la justification, non seulement de la guerre, mais de l'anéantissement de tout un peuple.

On note aussi, dans cette citation, un certain paradoxe dans le fait que Pergaud semble considérer la guerre revancharde comme requise à toute possibilité de paix. L'ambiguïté

⁴ Bien entendu, Pergaud fait référence au contexte politico-militaire des premiers moments de la Première Guerre mondiale. Mais le fait qu'il dirige sa colère, sa peur et sa haine vers les Prussiens, que Pergaud distingue des Saxons et Bavarois (Œuvres 6 : 128), est révélateur du retentissement de la Guerre franco-prussienne sur l'esprit comtois même en 1914.

suscitée par l'association du bellicisme au pacifisme n'est pas unique à l'écrivain de La Guerre de boutons. En fait, Paul Déroulède, le grand poète du revanchisme, avait déjà publié en 1888 un poème intitulé « Testament » vantant « la Paix » qui résulterait de la guerre revancharde, dont voici les deux premières strophes :

Lorsque nous aurons fait la guerre triomphante,
Et que notre patrie aura repris son rang,
Alors, avec les mots que la conquête enfante,
Disparaîtra l'horreur qui suit le conquérant.

Alors la grande France aimante et sans rancune,
Semant ses jeunes blés sous ses lauriers nouveaux,
Fêtera le travail, père de la Fortune,
Et chantera la Paix, mère des longs travaux. (Déroulède, Refrains 60)

Pour le poète revancharde, une grande victoire militaire égale gloire, paix et prospérité.

Quatorze ans après la publication de « Testament », ses thèmes principaux sont toujours courants. La Guerre des boutons en est la preuve.

Après une série de combats indécis, l'armée Longeverne remporte une victoire sans précédente :

On avait la victoire, on avait fait six prisonniers. Jamais ça ne s'était vu depuis des temps et des temps. La tradition des hauts faits de guerre, religieusement conservée et transmise, ne signalait, La Crique s'en portait garant, aucune de ces prises fabuleuses et de ces rossées fantastiques. (Pergaud, Œuvres 3 : 181)

Une telle victoire fait que « Lebrac pouvait se considérer comme le plus grand capitaine qui eût jamais commandé à Longeverne, et son armée comme la phalange la plus vaillante et la

plus éprouvée » (181). Pour une force aussi formidable et glorieuse, l'ennemi Velrans ne mérite plus de considération sérieuse. Elle se permet le luxe de réorienter le gros de ses efforts vers la réalisation d'un grand festin. Ainsi, le récit principal de La Guerre des boutons se montre parallèle aux grandes aspirations revanchardes de la Belle Époque.

Si, les indices du revanchisme dans La Guerre de boutons se limitaient à la récurrence du thème de la vengeance et au succès en combat d'une bande de jeunes français face à une autre, le lecteur pourrait douter de la pertinence d'une interprétation revancharde du roman. Mais les références et allusions à l'antagonisme franco-allemand abondent. Pergaud aborde, par exemple, de façon explicite l'invasion et l'occupation par des forces ennemies dans le deuxième chapitre du premier livre, intitulé « Tension diplomatique ». Le narrateur décrit la partie de la commune de Longeverne qui sert de théâtre aux batailles :

Les Longevernes s'avançaient habituellement jusqu'au contour, gardant la boucle du chemin, bien que l'autre côté appartînt à leur commune et le bois de Velrans aussi, mais comme ce bois était tout près du village ennemi, il servait aux adversaires de camp retranché, de camp de retraite et d'abri sûr en cas de poursuite, ce qui faisait rager Lebrac : On a toujours l'air d'être envahi, nom de D... ! (Œuvres 3 : 26)

L'allusion à l'occupation allemande de l'Alsace-Lorraine n'aurait pas échappé au lecteur français de la Belle Époque. De plus, la remarque de Lebrac fait écho à la frustration et à l'inquiétude non seulement de ceux qui habitent près d'une zone occupée par des forces armées étrangères, mais aussi de tous les Français touchés par un désir de faire face à la menace germanique que représente pour eux le coup d'Agadir. Quant à Pergaud, l'écrivain comtois en laisse confirmer sa propre préoccupation par la référence ouverte à l'Allemagne dans le texte, de même que par une intertextualité qui permet au lecteur de faire un rapprochement entre

l'intrigue revancharde de La Guerre des boutons et le revanchisme nationaliste courant en France pendant la première moitié de la Troisième République.

L'Ignominie de l'ennemi/les Prussiens

« C'est depuis le commencement du monde, pardieu, interrompit Gambette, parce qu'ils ont toujours été des peigne-culs! Et voilà » (Pergaud, Œuvres 3 : 194)! Ainsi s'exprime un des principaux guerriers de l'armée de Longeverne en partageant ses avis à propos de la durée et des causes d'un conflit qui domine l'esprit des jeunes de sa commune. Ses idées ne sont pas le produit d'une analyse intellectuelle des données. Elles sortent plutôt d'une pensée irrationnelle formée sous l'emprise de la lutte intercommunautaire. Quoique le récit de La Guerre des boutons raconte le conflit entre deux groupes bien français, le lecteur y reconnaît « la haine profonde et durable contre les “Prussiens”, vainqueurs insolents et féroces occupants. Pour les Comtois, les Allemands sont désormais [à partir de la Guerre 1870/71] considérés comme des barbares, des goinfres, des vandales et des pillards... » (Mairry 80). Les conflits franco-prussiens et le revanchisme qui s'en nourrit sont présents dans le paratexte de La Guerre des boutons. Plus précisément, Louis Pergaud se sert de citations relevant de ces thèmes comme épigraphes de quatre chapitres du roman.

L'écrivain puise dans l'actualité lorsqu'il donne au chapitre intitulé « Tension diplomatique » l'épigraphe « Les ambassadeurs des deux puissances ont échangé des vues au sujet de la question du Maroc. Les Journaux (été 1911) » (Pergaud, Œuvres 3 : 23). Le lecteur doit comprendre qu'il s'agit ici de la crise d'Agadir, donc de l'affrontement de la France et l'Allemagne. Au moment de la publication de La Guerre des boutons, l'expansion coloniale de ces deux puissances européennes en Afrique crée des circonstances où la guerre entre elles semble imminente. Comme on a déjà noté, la crise d'Agadir est généralement considérée

comme étant un point tournant dans l'évolution du mouvement nationaliste français aussi bien que dans l'intensification du conflit franco-allemand (Weber, Nationalist Revival 93-105).

En tête du chapitre intitulé « Le trésor de guerre », Pergaud attribue l'ancien proverbe l' « argent est le nerf de la guerre » à Bismarck, l'homme politique prussien qui a le plus marqué les rapports franco-prussiens de la seconde moitié du XIX^e siècle! Selon Allan Mitchell, la politique de Bismarck envers la France se développe en fonction de l'évolution des enjeux domestiques et internationaux d'une politique prussienne visant à placer la Prusse à la tête d'une Allemagne unie et puissante. Pour arriver à cette fin, Bismarck promet une certaine tension militaire avec la France dont il se sert pour faire rallier les états alémaniques du sud à la cause prussienne. Bismarck joue un rôle décisif dans le déclenchement de la guerre franco-prussienne. La victoire prussienne ne diminue pas la méfiance que ressent Bismarck envers la France. Il continue donc, toujours selon Mitchell, à poursuivre une stratégie cherchant à limiter la capacité de rétablissement d'un régime français qui ne dépendrait pas de la bonne volonté prussienne. Bismarck redoute une France unie sous un gouvernement accepté par tous. Alors il accepte la république de Thiers qui, à ses yeux, ne pourrait pas s'élever au-dessus de ses querelles internes. Bismarck exploite aussi la Commune de Paris afin d'imposer au gouvernement français des conditions de paix sévères par l'exaction de réparations suffisamment importantes, y compris territoriales, pour ralentir un redressement éventuel de la France sur la scène européenne. Cette défaite subie par la France, et l'annexion de l'Alsace-Lorraine provoquent chez les Français un désir de revanche qui formera un des éléments centraux de la politique française pendant un demi-siècle. Toute référence à Bismarck relève de ce revanchisme fondamental à la Troisième République française.

Au début de cette république se développe un mouvement littéraire revanchard. Louis Pergaud suggère un lien entre cette tradition et son roman La Guerre des boutons lorsqu'il

place en épigraphe du chapitre « Le retour des victoires » un vers du poème du même titre écrit par Sébastien-Charles Leconte. Quoiqu'il ne soit pas nécessaire d'en faire une analyse complète pour comprendre la référence que fait Pergaud, il serait tout de même utile de considérer certaines images frappantes du revanchisme exprimé dans ce poème.

Le lecteur note d'abord que le poème « Le Retour aux victoires » est parmi un groupe de poèmes classés sous le titre « Gravé avec le poignard » dans le recueil Le Masque de fer. À travers ces trois titres, le poète réussit à communiquer l'image d'un prisonnier noble qui, affligé d'une peine affreuse et injuste, retrouve dans les armes le chemin menant à la reconquête de sa propre gloire. Mais Leconte ne se limite pas à une référence aussi vague. Il la précise en ouvrant le poème avec des vers qui lamentent le souvenir des « provinces perdues », l'Alsace-Lorraine:

Reviendrez-vous un jour, ô fières exilées !

Dont le chœur triomphal, planant dans les mêlées,

Chantait sur la Meuse et le Rhin, (96)

Leconte rêve de voir chasser « L'imperator teuton » et ses armées que le poète traite de « hordes en troupeaux ». Il attend la libération des « prisonnières », des « canons captifs » qui se trouvent « aux pieds du conquérant » (97). En mettant un tel poème en tête d'un chapitre de La Guerre des boutons, Pergaud offre encore un autre indice de l'influence que porte le revanchisme sur l'esprit de l'écrivain.

Cette préoccupation revancharde se fait aussi sentir à travers le texte dans les références aux Prussiens. À première vue certaines d'entre elles ne semblent pas porter sur le revanchisme. Par exemple, le lecteur se rappelle la scène où le père Simon, l'instituteur, insatisfait de la qualité du travail de ses élèves, sollicite une réponse plus précise concernant les critères de la citoyenneté française : « Quel pays, hargna le maître, furieux d'une réponse

aussi imprécise, de la Prusse ou de la Chine ? » (Pergaud, Œuvres 3 : 65). Aujourd'hui, on serait tenté de voir ici la Prusse comme un pays parmi d'autres. Mais pour un Français de la Troisième République, toute mention de la Prusse est chargée d'une symbolique complexe où les Allemands sont clairement associés à l'idée de l'adversaire. Pergaud s'appuie sur cette symbolique pour signaler au lecteur l'importance d'une prise en compte du conflit franco-allemand dans toute lecture de La Guerre des boutons. Quelquefois il le fait de manière à ne pas s'y méprendre. On peut considérer la scène où, après avoir libéré un prisonnier Velrans, Migue la Lune, démuné de tous ses boutons, le chef de la bande de Longeverne exprime son mépris pour ses adversaires du village voisin. Le narrateur le raconte ainsi : « Lebrac, enfin résuma la situation : - Hein ! on leur z'y a posé ! Ça leur apprendra à ces Alboches-là ! » (38). En traitant les Velrans d'« Alboche », qui veut dire « Allemand », Lebrac donne à ce mot un sens péjoratif pour désigner l'ennemi. Une telle désignation montre un fort mépris qui se résume dans l'expression dont les guerriers Longevernes se servent lorsqu'ils se lancent à l'attaque des Velrans : « -Ah Prussiens ! ah, salauds ! (120). Le lecteur n'a pas de doute que ces références renvoient au conflit franco-allemand parce que Pergaud lui en donne une preuve formelle : « Les plumes grincèrent sur le papier pour la date qu'on mettait. Lundi... 189... Éphémérides : commencement de la guerre avec les Prussiens. Bataille de Forbach » (67)!

Donc, lorsque le lecteur de La Guerre des boutons arrive au chapitre IV du troisième livre, intitulé « Récits des temps héroïques », celui où La Crique explique les origines du conflit qui oppose les Longevernes aux Velrans, il y voit une métaphore de la rationalisation du revanchisme. Inutile de reproduire ici l'épisode entier. Quelques détails suffisent pour illustrer l'essentiel. En bref, La Crique parle de « l'antique mauvaise foi des Velrans » qui leur a été la cause d'un procès judiciaire menant à une perte territoriale au profit de la commune de Longeverne (Pergaud, Œuvres 3 : 197). Les Velrans refusent de se soumettre à la justice. Ils

vont jusqu'à commettre des actes de violence contre les habitants de Longeverne qui essaient de faire appliquer la décision judiciaire. Pendant beaucoup d'années existe une sorte d'état de guerre entre les deux communes, les Velrans ayant saisi et occupé de force le territoire en question. Mais à l'époque de La Guerre des boutons, « il n'y a plus que [les enfants] pour défendre l'honneur de Longeverne » (200). La Crique rapporte l'histoire de manière à créer une distinction nette entre l'honneur longevernois et la mauvaise foi des Velrans. À part la lutte pour le contrôle d'un territoire que chacun des deux camps considère le sien, le lecteur distingue aussi un discours revanchard dans le fait que les enfants sont considérés comme les ultimes défenseurs de la patrie. Dans son Département du Doubs sous la III^e République, Louis Mairry parle de cette mentalité-là :

Les combattants de 1870 ont le pénible sentiment de n'avoir pas été dignes de ceux de la Révolution et du premier Empire. Et s'ils ne peuvent pas espérer prendre eux-mêmes leur revanche, ils élèveront leurs enfants dans cet espoir et dans ce devoir [...] (80)

Pergaud ajoute des nuances à cette métaphore en choisissant de la partager à travers le personnage de La Crique. La Crique est l'élève doué qui réussit à ses études. Il peut donc être considéré comme la voix de l'instruction. Le lecteur voit en lui un représentant du système éducatif qui promeut le revanchisme avec un discours qui l'ancre dans un raisonnement académique.

L'Enseignement du Revanchisme

L'instruction laïque joue un rôle énorme dans la diffusion des valeurs républicaines qui à la fin du XIX^e siècle se fortifie par une bonne dose de nationalisme de la Revanche. Les instituteurs de cette période sont censés former des citoyens républicains qui pourraient contribuer à la gloire militaire de la France. Viette, député représentant le Pays de

Montbéliard, située dans le Doubs, avant d'être ministre de l'Agriculture 1887-89, faisait référence à ce « double objectif » lorsqu'en 1888 il a dit : « ...nous étions inspirés non seulement par une pensée démocratique mais encore par un espoir patriotique, un espoir de relèvement et de résurrection (car) l'armée c'est la France » (cité en Mairry 82). Dans son Mémoire d'instituteurs dans le Doubs, Jean-Louis Clade précise :

Le maître se transforme alors en un éducateur, chargé de “faire des hommes” et de former des citoyens libres dans le respect de la société telle que la conçoit la République : chaque individu, y compris l'instituteur, doit savoir rester à sa place. Mais, avant tout, on apprend l'amour de la patrie française, terre de progrès, mais aussi terre bafouée, humiliée par l'échec de 1870... Une instruction civique qui, par conséquent, développe l'esprit de revanche. (122)

Duroselle ajoute que « [l]'influence des instituteurs, de 1880 à 1900, a massivement contribué à développer le patriotisme des enfants. Tout y contribuait : la victoire d'une république à laquelle tous étaient attachés contre les forces monarchistes. La perte de l'Alsace-Lorraine et l'idée de revanche. Et surtout les manuels» (133). En tant qu'instituteur, lui-même, Pergaud est conscient des implications républicaines et revanchardes que le lecteur de La Guerre des boutons perçoit dans le personnage du maître d'école, le père Simon.

Le père Simon jouit d'une place privilégiée dans La Guerre des boutons. Le maître est l'unique personnage adulte qui soit présent dans le récit du début jusqu'à la fin. Il est aussi celui qui, à son insu, exerce le plus d'influence sur l'armée longevernoise puisqu'il a le pouvoir de la priver de ses plus habiles guerriers. Justement, le grand « revers » subi par les Longevernes au quatrième chapitre a pour cause une retenue qu'impose l'instituteur au général Lebrac et à quatre autres des plus vaillants de la bande de Longeverne, suite à une mauvaise performance en cours. Ces cours consistent surtout en matières destinées à former l'esprit

patriote de jeunes républicains. L'instruction civique y a une place importante, même si plusieurs élèves se montrent inaptes à l'apprendre : « Camus, sommé par le père Simon de répéter en leçon d'instruction civique ce qu'on lui avait seriné l'avant-veille sur "le citoyen", s'attira des invectives dépourvues d'aménité » (Pergaud, Œuvres 3 : 31). Et plus tard, « [l]e pauvre garçon qui, on s'en souvient, avait déjà failli écopé les jours d'avant à propos du citoyen, ignorait et totalement les conditions requises pour être électeur » (65).

L'histoire de France joue aussi un rôle central dans l'enseignement du père Simon même lorsqu'il s'agit de punition : « [...] il ne tolérerait pas un mot, que le premier geste de communication qu'il surprendrait soit en classe, soit en récréation vaudrait, à son auteur, trente jours de retenue et dix pages par soir d'histoire de France ou de géographie à copier et à réciter » (244-245). L'instituteur essaie de faire assimiler aux élèves les valeurs de « citoyens civilisés, vivant en République dont la devise était : liberté, égalité, fraternité » (244). Le contexte revancharde que donne le père Simon à ces valeurs républicaines se montre évident au chapitre intitulé « Nouvelles représailles » lorsqu'en préparant un devoir en instruction civique, les élèves se mettent à écrire. Le narrateur précise : « Les plumes grincèrent sur le papier pour la date qu'on mettait. Lundi... 189... Éphémérides : commencement de la guerre avec les Prussiens. Bataille de Forbach » (67). L'enseignement que l'instituteur de Longeverne transmet à ses élèves rappelle une phrase d'Ernest Lavisse, auteur célèbre de manuels scolaires : « Si l'écolier ne devient pas un citoyen pénétré de ses devoirs et un soldat qui aime son fusil, l'instituteur aura perdu son temps » (cité en Duroselle 133).

L'enthousiasme de Lebrac et ses camarades à propos de tout ce qui touche à la guerre suggère que, malgré son peu de succès en certaines matières, telles l'histoire du système métrique ou les critères de la citoyenneté, le père Simon n'ait pas perdu son temps. Ses jeunes élèves sont des patriotes qui qualifieraient de « traîtres » tous ceux qui ne seraient pas prêts à

« faire un petit sacrifice à la Patrie ». Ils opposent l'honneur « du sang français » au manque de dévouement des « Alboches » (Pergaud, Œuvres 3 : 97). Et surtout ces jeunes Longevernes sont partisans du culte de l'armée qui est caractéristique du nationalisme de la Revanche si influent pendant la Troisième République.

Le « Culte de l'Armée »

« Le chef d'embuscade, immédiatement approuvé, choisit parmi les plus lestes les cinq qui l'accompagneraient pendant que les autres mèneraient l'attaque de front, et tous rentrèrent au village, l'âme bouillante d'ardeur guerrière et assoiffée de représailles » (Pergaud, Œuvres 3 : 30). Voilà comment les Longevernes préparent une rencontre avec les enfants de la commune voisine ! Le lecteur est surtout frappé par la passion de ces jeunes militaristes revanchards. Mais de tels sentiments ne se limitent pas à une bande de jeunes en Franche-Comté. En fait, ils reflètent l'émotion de haine que ressentaient pendant la Troisième République beaucoup de Français envers les peuples allemands. Comme on a déjà noté, cette haine est liée à la défaite française face à la puissance militaire prussienne pendant la Guerre franco-prussienne. Le désir de revanche qui est né de cette défaite s'exprime en partie par un « culte de l'armée ». Celui-ci semble avoir exercé une influence notable sur l'œuvre de Pergaud, en dépit des tendances antimilitaristes que certains critiques accordent à l'écrivain comtois.

Du titre jusqu'au dernier chapitre, le récit de La Guerre des boutons se base sur un lexique militaire renvoyant à un culte de l'armée. La bande de jeunes héros se compose de « soldats » (Pergaud, Œuvres 3 : 18) et de « frères d'armes » (19). Lorsque ces enfants vont taquiner ceux de la commune voisine, le narrateur le raconte ainsi : « ils s'engagèrent sur le sentier de guerre pour gagner le plus directement possible l'église du village ennemi » (20). Le lecteur apprend que Lebrac est « général » de la bande de Longeverne (57), de même que son

copain, Camus, en est le « premier lieutenant » (15). Les personnages secondaires se définissent en fonction de leur place dans un service militaire comme « Marie, la cantinière de l'armée » (109). Même des objets banals, tels des boutons, se classent parmi « les munitions des guerriers » (248). La façon dont le narrateur décrit les actes habituels se montre aussi révélatrice de cette militarisation de perspective qui est celle des personnages principaux:

Mais c'était dimanche: les deux partis étaient vêtus de leurs beaux affûtiaux et nul, pas plus les chefs que les soldats, ne se souciait d'en compromettre dans de corps à corps dangereux.

Aussi toute la lutte se borna-t-elle ce jour-là à cet échange de vues, si on peut dire, et à ce duel d'artillerie qui ne fit d'ailleurs aucune victime sérieuse, pas plus d'un côté que de l'autre.

Quand le premier coup de la prière sonna à l'église de Velrans, l'Aztec des Gués donna à son armée le signal du retour [...] (29)

Quoique bref, ce passage recèle des mots, « chefs », « soldats », « corps à corps », « lutte », « duel d'artillerie », « victime », « armée », qui donnent à la description d'une rencontre dominicale de deux groupes de jeunes adversaires un aspect de guerre entre deux armées se faisant face sur un champ de bataille. Un pareil choix lexical met en évidence la préoccupation que ressent Louis Pergaud au sujet du militarisme tellement influent sur la société française sous la Troisième République.

Le militarisme est une qualité dominante chez les enfants longevernois, ces personnages principaux de La Guerre des boutons. Le lecteur apprend que « [t]oute la bande [est] éprise de choses militaires » (Pergaud, Œuvres 3 : 108), et aussi que le projet de vengeance contre le Velrans est « la grande œuvre » aux yeux de ces jeunes combattants (144).

Ceux-ci subordonnent tout à la guerre intercommunale. Les attitudes du général Lebrac, au sujet de la réussite scolaire, sont révélatrices :

Le certificat d'études, Lebrac n'y tenait pas: s'appuyer des dictées, des calculs, des compositions françaises, sans compter la « géographie » et l'histoire, ah! Mais non, pas de ça! Aussi les compliments ni les promesses ne l'émurent, et s'il eut le sourire, ce fut tout simplement parce qu'il se sentait sûr maintenant, même s'il flanchait un peu en histoire et en grammaire, d'être lâché quand même le soir à cause de la bonne impression qu'il avait produite le matin.
(Pergaud, Œuvres 3 : 68)

On remarque ici que la réussite scolaire n'est pas d'une importance primordiale aux yeux de Lebrac, le personnage principal. Celui-ci mesure plutôt son succès pédagogique en fonction de la liberté gagnée dont il aurait besoin pour se retrouver le soir à la tête de l'armée longevernoise en guerre contre ces « peigne-culs » de Velrans.

Pour Lebrac et ses camarades, l'honneur de l'armée communale prime toute ambition personnelle. Même l'amour est refoulé à l'arrière-plan. Le lecteur pense à Camus, un lieutenant dans l'armée de Longeverne, qui doit remettre à plus tard ses projets de revoir plus souvent la Tavie, sa bonne amie, parce que « la guerre était déclarée » (25). Le général Lebrac, lui aussi, agit de manière à laisser comprendre à quel point un sentiment de devoir militariste triomphe de son amour naissant. Lorsque le trésor de guerre risque de tomber entre les mains du père Simon, Lebrac fait preuve d'un dévouement profond à son armée en « sacrifiant sur l'autel de la petite patrie longevernoise le premier gage, si cher à son cœur, de ses jeunes amours », c'est-à-dire un dessin que lui a donné Marie comme marque de sa tendresse (141). Le lecteur aperçoit par conséquent que le revanchisme, et un « culte de l'armée » concomitant, s'ancrent très profondément dans l'esprit de la jeunesse longevernoise sur un plan affectif aussi bien que

du point de vue idéologique. On y reconnaît des résonances d'un mouvement revanchard toujours en évidence, au moment où Pergaud compose La Guerre des boutons, parmi bon nombre de Français.

Un Fil d'Ariane

L'impacte de la guerre franco-prussienne sur la psyché française ne se limite pas à une simple mise en question de la politique qui a mené à une défaite française. La défaite déclenche une série de conflits politico-sociaux qui vont s'insinuer jusque dans la plus profonde intimité de la vie française. L'incertitude suscitée dans le domaine privé par ces conflits se révèle propice au développement du nationalisme français. « In a world fraught with doubt, fragmentation and lack of ideologies capable of generating meaning in the life of individuals, nationalism becomes a potent force » (Guiberneau 142). On comprend alors que le nationalisme revanchard relève aussi bien de la vie intime que du monde politique. Louis Pergaud s'en montre conscient dans La Guerre des boutons.

Le chapitre cinq du premier livre du roman, « Les conséquences d'un désastre », débute par une épigraphe citant le premier vers du « Mars, V » qu'a écrit Victor Hugo dans son œuvre intitulée L'Année terrible. Celle-ci est un recueil de poèmes rappelant non seulement les grands événements nationaux de cette période catastrophique définie par la défaite française et la Commune, cette guerre civile qui se déclenche par des émeutes à Paris en mars 1871, mais aussi les douleurs intimes du poète.

Il faut se rappeler que Charles Hugo, fils du poète célèbre, est mort à Bordeaux le 13 mars 1871. Les poèmes « Mars, III "Le Deuil" » et « Mars, IV "L'Enterrement" » expriment les sentiments du père face à cette perte inattendue. « Mars, V » présente le poète, « Cet homme pensif », qui se résout à poursuivre la lutte nationale malgré ses douleurs intimes:

Coup sur coup. Deuil sur deuil. Ah ! l'épreuve redouble

Soit. Cet homme pensif l'acceptera sans trouble.
Certe [sic], il est bon qu'ainsi soient traités quelques-uns.
Quand d'âpres combattants, mages, soldats, tribuns,
Apôtres, ont donné leur vie aux choses justes,
Ils demeurent debout dans leurs douleurs robustes.
Tu le sais, Guernesey, tu le sais, Caprera.

Sa conscience est fixe et rien n'y bougera.
Car, quel que soit le vent qui souffle sur leur flamme,
Les principes profonds ne tremblent pas dans l'âme ;
Car c'est dans l'infini que leur feu calme luit ;
Car l'ouragan sinistre acharné sur la nuit
Peut secouer là-haut l'ombre et ses sombres toiles,
Sans faire dans leurs plis remuer les étoiles. (Hugo 217)

Le lecteur remarque que, par les références à Guernesey et à Caprera, Victor Hugo signale très clairement le sens politique de ses vers. On se rappelle que Victor Hugo a passé des années d'exil sur l'île de Guernesey pour ses idées politiques pendant le Second Empire français. Quant à Caprera, c'est Giuseppe Garibaldi, un des grands héros de l'indépendance italienne, connu aussi pour son rôle dans la défense nationale française pendant la guerre franco-prussienne, qui y est mort. Hugo tenait l'Italien en grande estime. Le poète français disait même que Garibaldi avait été le seul général, combattant pour la France, que les Prussiens n'aient pas conquis en 1870/71 (Bent 293).

En citant le premier vers de « Mars, V », Louis Pergaud évoque l'interpénétration des éléments divers du nationalisme français. Il s'appuie sur la force poétique de Victor Hugo,

« poète national », pour suggérer combien le nationalisme revanchard sert de fil conducteur à l'identité française dans les domaines politiques, sociaux, et personnels. Mais plus particulièrement, Pergaud réussit par une telle citation à relier le revanchisme avec un autre des grands thèmes nationalistes de La Guerre des boutons : La défense nationale.

Chapitre 3 : La Défense nationale

La Guerre des boutons apparaît à un moment où le souci de la préservation de la « Patrie » contre une invasion qu'on croyait imminente est de nouveau au premier plan dans tous les esprits français. Les événements qui ont déclenché un tel réflexe de défense nationale trouvent leurs racines dans une politique française colonialiste. Depuis la première crise marocaine dite le « coup de Tanger », qui en 1905 révèle « la volonté [de l'Allemagne] de s'opposer aux intentions françaises » au Maroc (Chastenet 3 : 335), diverses tendances nationalistes se rapprochent face à la menace extérieure. La crise d'Agadir, en 1911, intensifie ce phénomène. Le professeur René Henry en précise les causes dans une préface qu'il écrit au livre intitulé L'Alsace-Lorraine et l'Empire allemand de Robert Baldy, 1912 :

Des deux mâchoires de la tenaille pangermaniste, si l'une pèse toujours sur la Lorraine restée française, l'autre appuie maintenant sur la Provence. Le danger allemand est pour nous continental, maritime, colonial, économique aussi. Les masses françaises, troublées dans leur quiétude, dans leur amour de paix, et blessées dans leur dignité sentent enfin le péril. « Le fifre allemand a sonné le ralliement français ». Les chocs allemands sont en train de refaire la France.
(cité en Girardet 234)

Ce sentiment de péril précipite donc une coalition nationaliste qui trouverait son expression dans la politique de Raymond Poincaré. Celui-ci prend la présidence du Conseil en janvier 1912. L'historien Eugen Weber caractérise le président Poincaré ainsi: « A firm Republican and partisan of the religious policy that had so deeply marked the character and physiognomy of the regime, his first concern was unity at home, the better to face the foreign menace of which he was deeply persuaded » (Nationalist 100). Cette unité dans la défense nationale se

manifestera très clairement dans « l'Union Sacrée » qui distingue la politique française pendant les premiers moments de la Grande Guerre.

Le lecteur reconnaît une telle conception de la « défense nationale », sans doute, aux trois éléments fondamentaux, selon Hogan, à tout nationalisme, c'est-à-dire un « en-groupe », un « hors-groupe », et un territoire national. Pendant la Belle Époque, l'idée de la défense nationale en France reposait sur la croyance à la réalité objective d'une nation française enracinée dans un territoire précis et engagée dans une lutte de survie contre des barbares germaniques. On comprend donc que toute référence littéraire à la défense nationale emprunte à un discours qui porte sur le nationalisme. Sous cette optique, La Guerre des boutons révèle chez Louis Pergaud une idéologie incontestablement nationaliste.

Une intrigue de la défense nationale

L'intrigue principale de La Guerre des boutons se structure sur la formule d'un nationalisme où l'idée de la défense nationale se mêle étroitement avec le revanchisme. On pourrait donc reprendre plusieurs éléments des arguments avancés au chapitre précédent afin d'illustrer l'importance du concept de la « défense nationale » dans le roman de Pergaud, le lexique militaire en étant peut-être l'exemple le plus évident. Mais puisqu'une telle répétition risquerait d'ennuyer le lecteur, on préfère se limiter ici à un traitement d'indices qu'on n'a pas encore analysés en profondeur et qui ont un rapport distinct avec le nationalisme de la « défense nationale ».

La Guerre des boutons pourrait se résumer en la narration d'un conflit d'un « en-groupe » longevernois contre un « hors-groupe » velrans. L'enjeu de ce conflit est à la fois le territoire et l'honneur longevernois. La bande Longeverne se définit surtout par rapport à ses adversaires principaux, les Velrans. La guerre contre ces ennemis héréditaires est en effet ce

qui unit les enfants longevernois. Le lecteur peut le constater lorsque, pour poser une question ayant rapport au conflit intercommunal, Marie Tintin, la petite copine du général Lebrac, aborde le lieutenant Camus et ses camarades qui se disputaient « avec acharnement » un coup de billes « douteux ». « Son interrogation les calma net, les petits intérêts suscités par la partie s'évanouissant devant toute chose se rattachant à la grande œuvre », c'est-à-dire, la lutte contre les Velrans (Pergaud, Œuvres 3 : 144). L'identité collective des jeunes Longevernes semble donc conforme aux principes du nationalisme énoncés par Hogan, aussi bien que par Spencer et Wollman.

Le roman débute par la révélation d'une menace pesant sur la collectivité Longeverne. Grangibus et son frère cadet, Tigibus, rejoignent leurs amis dans la cour de l'école communale. Les deux frères racontent les événements de la veille où, pas loin de chez eux, ils se sont trouvés l'objet d'une attaque inattendue de la part de la bande Velrans. Tous les camarades se sentent atteints par cette agression « car les deux Gibus, c'était sûr, n'avaient été attaqués et insultés que parce qu'ils appartenaient à la commune et à l'école de Longeverne » (Pergaud, Œuvres 3 : 15). La déclaration de guerre, et les combats qui s'ensuivent, sont, du point de vue longevernois, des actes d'autodéfense.

Une telle attitude n'est pas sans une certaine justification. La bande Velrans n'hésite pas à venir chercher rixe jusque dans Longeverne. L'attaque dont les deux Gibus se plaignent aux premières pages du roman n'est pas un cas isolé. Effectivement, il va se reproduire au chapitre VII du premier livre, et de manière presque identique. Le narrateur raconte les détails ainsi :

Grangibus pérorait avec volubilité, expliquant pour la septième fois comme quoi son frère et lui avaient failli, la veille au soir, tomber derechef dans l'embuscade des Velrans, qui ne s'en étaient pas tenus comme la première fois à des injures

et à des cailloux lancés, mais avaient bel et bien voulu se saisir de leurs précieuses personnes et les immoler à leur insatiable vengeance. (Pergaud, Œuvres 3 : 63)

Étant tout près de chez eux, les frères Gibus échappent aux griffes de leurs ennemis grâce à l'arrivée du chien familial dont les crocs menaçants mettent « prudemment en fuite la bande des Velrans » (64).

En dehors de ces attaques imprévisibles, les jeunes Velrans représentent une menace à l'intégrité territoriale de Longeverne. Le lecteur se rappelle que la bande Velrans a établi dominance sur un coin du « communal de la Saute » qui appartient à la commune de Longeverne. Les Velrans s'en servent comme « camp retranché, de champ de retraite et d'abri sûr » dans leur campagne contre les Longevernes (Pergaud, Œuvres 3 : 26). Les Longevernes se battent donc contre l'envahisseur.

Lorsque les soldats de l'armée longevernoise remportent une victoire sur le champ de bataille, ils entonnent « Le Chant du départ ». Écrit par Marie-Joseph Chenier en 1794, année où la Première République française est toujours en pleine guerre de défense nationale, « Le Chant du départ » est « un hymne de guerre où, tour à tour, les mères, les vieillards, les épouses excitent le zèle et le courage des citoyens et font appel à leur dévouement pour la défense de la patrie » (Marty 187). La première strophe et le refrain suffisent à faire comprendre au lecteur ce que Pergaud insinue lorsqu'il met cette chanson à la bouche de ses personnages principaux :

Un député du peuple

La victoire en chantant nous ouvre la barrière,
La Liberté guide nos pas,
Et du nord au midi, la trompette guerrière

A sonné l'heure des combats.
Tremblez, ennemis de la France !
Rois ivres de sang et d'orgueil !
Le Peuple souverain s'avance :
Tyrans descendez au cercueil.

Refrain

La République nous appelle,
Sachons vaincre ou sachons périr ;
Un Français doit vivre pour elle
Pour elle un Français doit mourir ! (cité en Lachat 195)

Ces paroles affichent un nationalisme français et républicain qui exalte le principe de la « défense nationale » dont l'essence retentit clairement dans les intrigues que Pergaud développe à travers son roman.

En outre, par le poids attribué au thème de la trahison dans le roman, l'auteur de La Guerre des boutons annonce un certain accord entre son œuvre et les doctrines énoncées par des nationalistes influents tels Barrès, Maurras et Sorrel qui ont tous propagé l'idée que « the strangers within France were as dangerous as those without » (Curtis 203). Selon eux, la « défense nationale » implique une purge de personnes perçues comme gênantes à la réalisation des projets nationaux. Le lecteur discerne les réverbérations d'une telle philosophie dans les épisodes de La Guerre des boutons où Pergaud traite les châtements respectifs du père Zéphirin et du jeune Bacaillé.

Bacaillé, un soldat longevernois, est condamné par ses pairs pour acte de trahison. Il avait dénoncé au chef ennemi l'emplacement de la cabane de l'armée de Longeverne. La sentence qu'on lui impose est sévère. Après une fessée vigoureuse, c'est l'exclusion :

Bacaillé, dépêtré de ses liens, les fesses en sang, la face congestionnée, les yeux révoltés d'horreur, reçut en pleine figure les paquets malodorants qu'étaient ses habits, cependant que toute l'armée, suivant ses chefs, l'abandonnait à son sort et quittait dignement la cabane pour aller un peu plus loin, dans un endroit désert et caché, se concerter sur ce qu'il convenait de faire en si pressante et pénible occurrence.

Pas un ne se demandait ce qu'il allait advenir du traître démasqué, châtié, fessé, déshonoré, empuanti. Ça, c'était son affaire, il n'avait que ce qu'il méritait et tout juste encore. Des râles et des hoquets de rage, des sanglots d'un homme qu'on assassine parvenaient bien jusqu'à leurs oreilles, ils ne s'en souciaient point. (Pergaud, Œuvres 3 : 235)

Cette insouciance de la part de ces jeunes guerriers provient du fait qu'ils sont confiants d'avoir fait justice d'un crime. Les parents de ces enfants, ils ont des raisons financières pour ne pas approuver la violence dont la bande a fait preuve. Mais Pergaud ne semble pas mettre en question le raisonnement qui l'inspire puisque son narrateur s'obstine sur la mauvaise foi de Bacaillé lorsque celui-ci se remet enfin de ses blessures : « [Lebrac et sa bande] virent passer, tenant son père par la main, Bacaillé, entièrement remis et plus narquois que jamais [...] » (Pergaud, Œuvres 3 : 246). Bien entendu, lorsque Lebrac se plaint de l'hypocrisie de l'attitude des parents envers les activités de leurs enfants, en disant « et pour un sale traître et voleur qu'on fouaille un tout petit peu, ils font des chichis et des histoires comme si un bœuf était crevé », l'ironie n'échappe pas au lecteur (250). Mais, il faut aussi admettre que l'antiphrase repose sur les mots « un tout petit peu », et non pas sur la qualification « sale traître et voleur ». Ainsi, tout en plaisantant sur le manque de proportion, Pergaud paraît partager le principe qui

motive ses jeunes héros à la violence, c'est-à-dire l'idée que la perfidie est un acte criminel qui nécessite la répression.

Le cas du père Zéphirin rappelle que la qualification de l'ennemi intérieur ne se limite pas à ceux qui trahissent l'en-groupe, mais peut aussi désigner ceux qui en contrecarrent, même par mégarde, les projets. On se souviendra de la scène où Lebrac et sa bande de Longevernes touchent à une grande victoire contre leurs adversaires Velrans grâce au stratagème peu orthodoxe de se battre à poil. L'armée longevernoise est confondue dans sa réussite à cause de l'arrivée inopportune du « père Zéphirin, vieux soldat d'Afrique qu'on appelait plus communément Bédouin, et qui remplissait les modestes fonctions de garde champêtre » (47). La réaction du chef longevernois à cette visite inattendue est révélatrice :

Il me le paiera celui-là ! faisait Lebrac, oui, il me le paiera. C'est pas la première fois que ça lui arrive de chercher à me faire des misères. Ça ne peut pas se passer comme ça ou ben y aurait pus de bon Dieu, pus de justice, pus rien ! Ah ! non ! nom de Dieu, non ! ça ne se passera pas comme ça !

Et le cerveau de Lebrac ruminait une vengeance compliquée et terrible [...]
(Pergaud, Œuvres 3 : 78)

En effet, Lebrac se montre impitoyable dans sa rétribution contre le vieil homme. Avec l'aide de ses guerriers les plus lestes, le général longevernois saccage le jardin et la maison du garde champêtre. Le père Zéphirin ne fera plus obstacle à l'armée de Longeverne, puisque « [q]uand on a de la besogne chez soi, on ne se fourre pas le nez dans celle des autres ! » (92).

Il est à noter que le personnage du père Zéphirin en est le seul, dans La Guerre des boutons, qu'on puisse qualifier de bonapartiste. Bédouin, on s'en souvient, raconte des histoires à propos de « son vieux copain "l'empereur" Napoléon III » lorsqu'il prend un verre chez Fricot, l'aubergiste (85). Ce petit détail n'est pas anodin dans un discours sur la « défense

nationale ». Même en 1912, il reste en France un vif souvenir de la désastreuse bataille de Sedan où la capitulation de Napoléon III prive la France de la quasi-totalité de son armée, et par conséquent facilite la contre-offensive des forces prussiennes qui mènera à l'humiliation de la défaite française. De plus, le gouvernement républicain de la défense nationale qui remplace le régime impérial voit miner ses efforts pour pallier la catastrophe par la reddition de la forteresse à Metz dont le commandant est le maréchal Bazaine, resté fidèle à l'empereur. En 1873 Bazaine est condamné à la peine de mort, une peine qui sera commuée en vingt ans de prison, pour son comportement pendant la guerre qu'on qualifie souvent de trahison (Howard).

Le bonapartisme n'est qu'une des raisons pour lesquelles le lecteur finit par déceler dans le personnage du père Zéphirin, un petit ombre du maréchal « traître de Metz ». Il y a aussi un rapport phonétique intrigant entre le surnom « Bédouin » et le nom de famille « Bazaine ». Par-dessus le marché, le père Zéphirin a fait son service militaire en Algérie, tout comme le maréchal. Il ne faut pas quand même croire que Bédouin représente le maréchal Bazaine dans La Guerre des boutons. Au demeurant le lecteur comprend que le roman n'est pas une allégorie de la guerre franco-prussienne. On dirait plutôt qu'en attribuant des qualités bazainiennes à son personnage, Pergaud souffle, au lecteur, son angoisse concernant le risque que représente l'ennemi intérieur. L'écrivain accentue la corrélation entre de tels soucis et sa préoccupation de la défense nationale par des références récurrentes à Léon Gambetta.

Gambette/Gambetta

Parmi les personnages principaux de La Guerre des boutons se trouve « Gambette de sur la Côte dont le père, républicain de vieille souche, fils lui-même de quarante-huitard, avait défendu Gambetta aux heures pénibles » (Pergaud, Œuvres 3 : 15). On note que Pergaud établit explicitement une association entre le nom de son personnage et celui d'un des grands hommes

de la Troisième République française. De plus, la mention des « heures pénibles » est bien probablement une référence à la Guerre franco-prussienne. Cela semble soutenu par le mot « défendu » qui, lorsqu'il précède le nom « Gambetta », fait tout de suite venir à l'esprit l'histoire du gouvernement de la défense nationale 1870/71.

Dans l'esprit populaire de la Belle Époque, le nom « Léon Gambetta » était quasiment synonyme de « défense nationale ». Une légende faisait de cet homme « a Joan of Arc with up-to-date ideas, who found a France not only beaten but ashamed, who plucked honour out of disaster, who drew up from the chaotic ruin of a corrupt administration the rough material for a new system and a new hope » (Stannard 44). Cette image de Gambetta trouve ses origines dans le rôle qu'il a joué dans l'établissement et l'administration du gouvernement de la défense nationale pendant la Guerre franco-prussienne. L'histoire de cette période est très complexe, et ce n'est pas le but ici d'en faire une analyse. Mais, il serait tout de même utile de mentionner certains détails pertinents afin de mieux comprendre l'allusion que fait Louis Pergaud en donnant une place privilégiée au nom de Gambetta.

Même avant les premiers chocs de la Guerre franco-prussienne, Léon Gambetta était réputé « un des hommes les plus patriotes de [la France] » (Ludovic Halévy cité en Wormser 24). Mais la guerre lui a donné l'occasion d'en fournir des preuves qui ont ensuite pris des proportions mythiques. La défaite de Napoléon III à Sedan précipite la fin du Deuxième Empire en déclenchant la Révolution de 4 septembre 1870. Celle-ci mène à l'établissement d'un Gouvernement de la Défense nationale auquel Gambetta joue un rôle déterminant en tant que Ministre de l'Intérieur et, ensuite, simultanément, Ministre de la Guerre. « Le 6 septembre le gouvernement tout entier s'adresse [...] à l'armée : “Nous n'avons qu'un but, qu'une volonté : le salut de la Patrie par l'Armée et par la Nation” » (Wormser 39). Afin de réussir à ce but, Gambetta prône la guerre à outrance. Malgré l'ultime échec de ses efforts contre la

puissance militaire prussienne, « [Gambetta] reste l'âme de la défense [française]» (Freycinet cité en Wormser 53). Cela s'explique par le fait que Gambetta « helped to restore the self-respect of the French people, to save its honour, and by identifying every citizen with the national defence [sic] to revive the idea of the "Patrie" in all its significance » (Bury 279).

Attendu que Gambetta personnifie l'idée de la défense nationale, le lecteur ne peut pas s'empêcher à y voir une référence dans le personnage de Gambette qu'on trouve nommé dans dix-sept des vingt-six chapitres de La Guerre des boutons. C'est un personnage principal qui participe à plusieurs scènes clés dont la recapture de l'Aztec, le chef Velrans, au chapitre V du deuxième livre, n'est pas la moindre. On pourrait signaler aussi que lorsqu'il s'agit de contribuer à la décoration de la cabane de la bande, Gambette offre une image de Gambetta (Pergaud, Œuvres 3 : 174). Le lecteur finit par comprendre combien Louis Pergaud cherche à ancrer l'intrigue de son roman dans l'idéologie nationaliste de la défense nationale.

Cette prise de conscience chez le lecteur mène à une reconsidération de certains éléments de la dernière scène du livre. Gambette vient de raconter aux chefs de la bande Longeverne comment il a réussi, avec Grangibus, à récupérer le trésor de guerre et à détruire la cabane de la bande ennemie. Tout le monde « lui ficha des coups de poing dans le dos pour le féliciter comme il convenait ». Ensuite, Lebrac le renseigne à propos de l'interdiction parentale de continuer la guerre contre les Velrans. Le général Longeverne exprime son mépris pour de telles consignes :

Non, mais des fois, est-ce qu'ils [les parents] nous prennent pour des c... ?

Ah ! ils auront beau dire, sitôt qu'ils auront un peu oublié, on les retrouvera [les Velrans], hein ? fit Lebrac, on recommence !

Oh ! ajouta-t-il, j'sais bien qu'il y a « quèques » froussards qui ne reviendront pas, mais vous tous, vous, sûrement vous reviendrez, et bien

d'autres encore, et quand je devrais être tout seul, moi, je reviendrais et je leur z'y dirais aux Velrans que je les emm... et que c'est rien des peigne-culs et des vaches sans lait, voui ! je leur z'y dirais ! (Pergaud, Œuvres 3 ; 249)

Le lecteur entend dans les mots de Lebrac un écho du message que Gambetta a adressé aux préfets français en 1870 : « Paris, exaspéré, jure de résister à outrance. Que les départements se lèvent ! » (cité en Blancpain 126).

D'ailleurs, la campagne militaire que mène Lebrac contre l'envahisseur Velrans ressemble, sur un point important, à cette guerre à outrance prônée par Gambetta : la Nation en armes. Gambetta a déclaré, en août 1870, face à l'invasion des armées germaniques, que « in the presence of a nation in arms [France] too must raise up a nation in arms » (cité en Bury 40). Gambetta préconisait que :

[T]here was to be war to the knife under the conduct of Republican authorities, the « awakened populations » of the departments were to « worry, harass, and pursue » the invaders, young leaders were to be improvised, and the nation was to rise up *en masse* in defence [sic] of the indivisibility of the Republic. (Bury 129)

Le Ministre de la Guerre espérait mobiliser une énorme armée consistant en toute la population adulte masculine de France (Stannard 81) L'historien J.T.P. Bury souligne qu'à cette époque la politique de Gambetta semble puiser son inspiration dans Danton et sa politique de défense nationale en 1792/93.

Louis Pergaud, lui aussi, garde le souvenir de la défense nationale dantonienne. Cela est bien clair dans sa lettre à son ami Marcel Martinet, écrite depuis le front franco-allemand le vendredi 22 janvier 1915:

[...] j'ai l'intime conviction que cette guerre [la Première Guerre mondiale] est salutaire et qu'elle est la suite et la continuation logiques des campagnes de la Révolution. Il y a progrès : en 93 nous étions seuls contre tous ; à l'heure actuelle nous sommes presque tous contre un. (Pergaud, Œuvres 6 : 200)

Mais on en voit aussi des indices dans le caractère de « nation en armes » que le lecteur décèle dans la composition de l'armée Longeverne dans La Guerre des boutons.

Le personnage de Lebrac est général à la tête d'une force de quarante-cinq garçons, autrement dit, de la quasi-totalité de la jeunesse masculine de Longeverne. En outre, Lebrac et ses guerriers bénéficient d'un soutien non-négligeable de la part des enfants longevernois qui ne peuvent pas participer directement aux combats intercommunaux. « [L]es tout petits [sont] déjà complices » dans le fait qu'ils jouent de manière à former « un rempart protecteur » devant les grands lorsque ceux-ci cherchent à se dérober aux yeux inquisiteurs du Père Simon, l'instituteur de la commune (Pergaud, Œuvres 3, 96). Les filles aussi sont « au courant de la grande guerre [...] par leur frère ou leur cousin » (57). Parmi elles, seule Marie Tintin prend un rôle actif dans la campagne, mais elles s'y sentent toutes « un peu complices » (241). On comprend que « toutes les maisons du village » sont impliquées dans les péripéties de l'armée Longeverne (240). De là, le lecteur reconnaît combien les jeunes longevernois représentent donc la « nation en armes », cette idée centrale au projet de défense nationale pratiquée par Danton et dont Gambetta a tâché en vain de reproduire la réussite.

« Le Plan Trochu »

L'ensemble de ses références à Léon Gambetta est en soi suffisant à convaincre le lecteur de l'importance qu'une étude culturelle devrait accorder au nationalisme de la défense nationale dans l'analyse de La Guerre des boutons. Voilà pourquoi la mention du « plan de

Trochu », au chapitre intitulé « Au Poteau d'exécution », est si frappante. Mais avant d'aborder le texte de Pergaud, il serait utile de donner quelques précisions à propos du général Trochu.

Général dans l'armée impériale, Louis Jules Trochu devient gouverneur de Paris en 1870 au début de la Guerre franco-prussienne. Suite à la capitulation de Napoléon III, et à la Révolution du 4 septembre, le général Trochu accepte la présidence du nouveau gouvernement de la Défense nationale. En tant que tel, il est chargé de l'administration des opérations militaires contre l'ennemi germanique. Lorsqu'à la fin septembre 1870, le gouvernement de la Défense nationale se trouve piégé dans un Paris assiégé par le gros des forces prussiennes, Trochu doit concentrer ses efforts sur la défense de la capitale française, tandis que Gambetta, à partir du mois d'octobre, prend l'administration de la campagne militaire en province. Trochu exerce la présidence jusqu'au 22 janvier 1871 lorsqu'il démissionne, sous pression populaire. Le général Vinoy prend alors la tête de la défense de Paris. Peu après le gouvernement de la Défense nationale se résigne à la capitulation de Paris qui mènera à l'armistice du 28 janvier 1871 signalant la fin de la Guerre franco-allemande.

Même avant l'armistice, une partie importante de la population parisienne cherche des boucs émissaires pour expliquer les échecs militaires français. Le général Trochu en est très tôt candidat. Sans entrer dans les détails d'une réalité historique qui se révélerait certainement beaucoup plus complexe, il suffit de dire que dans l'esprit populaire Trochu se distingue par un manque d'énergie, d'audace et de prévoyance, c'est-à-dire, par une absence des qualités jugées nécessaires à une victoire contre les Prussiens (Baldick 77). L'expression des sentiments hostiles à Trochu se développe autour de ce qu'on appelle « le plan de Trochu ».

D'abord il faut dire que « le plan de Trochu » n'existe pas en tant que tel. Bien sûr, en tant que général en tête d'une équipe chargée de la défense nationale, Trochu contribue à la formulation des stratégies militaires. Mais celles-ci ne sont pas fixes, elles évoluent en fonction

de la nécessité militaire et politique et ne correspondent pas au fameux « plan ». Non, « le plan de Trochu » est avant tout une expression dont certains se sont servis afin de canaliser la frustration d'une population souffrante contre un chef d'armée qui ne remporte pas de victoire. Il existe des anecdotes qui expliquent de façon plus où moins crédible l'origine de l'expression, mais qui ne contribueraient pas à la présente étude. L'essentiel en est que les habitants de Paris fatigués par le siège, et déçus par une inaction apparente de la part de l'armée française, s'en prennent au général Trochu au moyen de la raillerie. L'historien Francisque Sarcey le résume ainsi :

Le plan de Trochu, ce plan invisible, devint un texte de plaisanteries sans fin. On le mit en caricatures et en chansons. Tout Paris répétait des couplets assez drôles :

Je sais le plan de Trochu
Plan, plan, plan, plan, plan!
Mon Dieu! Quel beau plan !
Je sais le plan de Trochu ;
Grâce à lui rien n'est perdu !

Quand sur du beau papier blanc
Il eut écrit son affaire,
Il alla porter son plan
Chez maître Ducloux, notaire.

C'est là qu'est l'plan de Trochu,
Plan, plan, plan, plan, plan,

Mon Dieu! quel beau plan !

C'est là qu'est l'plan de Trochu !

Grâce à lui rien n'est perdu !

La chanson passait ensuite en revue [...] toutes les sottises qu'on supposait avoir été faites. (Sarcey 78)

Le général Trochu finit donc par personnifier une défense nationale mal gérée.

Pour revenir à La Guerre des boutons, la scène où la bande de Longeverne dépouille l'Aztec, le chef ennemi, de ses boutons devient un commentaire politique intéressant par une référence à la politique de Trochu. Le lecteur se rappelle que, après avoir subi le sort des vaincus, l'Aztec quitte le camp longevernois « traînant les pieds et pleurant de rage » (Pergaud, Œuvres 3 : 126). Certains des jeunes Longevernes craignent un mauvais tour de la part du prisonnier qu'ils viennent de libérer. Ils disent : « Y va se fout'e de nous encore, tu vas voir, Lebrac, t'aurais dû le faire "rerossier" ». « Laissez ! laissez ! fit le général, qui, comme Trochu, avait son plan » (127). Le narrateur explique la suite :

Et en effet, l'Aztec, nu se leva d'un seul bond de derrière son buisson, parut devant le front de bandière des Longevernes, leur montra [son postérieur], et les traita de lâches, de brigands, de cochons pourris, de couilles molles, puis voyant qu'ils faisaient mine de s'élancer prit son élan vers la lisière et fila comme un lièvre. (Pergaud, Œuvres 3 : 127)

Tout de suite le chef Velrans voit sa fuite barrée par deux guerriers longevernois qui n'ont aucun mal à se saisir du fuyard.

Ce n'était pas pour des prunes que Lebrac avait conféré avec Camus et Gambette ; il voyait clair de loin, comme il disait, et, bien avant les autres, il avait pensé que son « boquezizi » lui jouerait le tour. Aussi l'avait-il

bonassement laissé filer, malgré les objurgations des copains, pour mieux le repérer l'instant après. (Pergaud, Œuvres 3 : 127)

De nouveau aux mains de l'armée Longeverne, l'Aztec doit subir l'humiliation d'une deuxième fessée. Lorsqu'il est enfin « délivré », il rejoint directement « son armée en déroute » (Pergaud, Œuvres 3 : 128). La victoire pour le Général Lebrac est totale.

L'assimilation de Lebrac à Trochu dépend d'une ironie qui n'échappe sûrement pas au lecteur. Le caractère de Lebrac, « [t]êtu comme une mule, malin comme un singe, vif comme un lièvre », s'oppose fortement à l'image qu'on se fait généralement de Trochu (Pergaud, Œuvres 3 : 17). Plus important encore c'est que, grâce à sa capacité de « voir clair de loin », et aussi à son initiative, le général Lebrac mène ses troupes à une victoire éclatante. Par contraste, on ne se souvient du général Trochu que pour une défaite honteuse attribuée, bon gré mal gré, en grande partie à son peu de prévoyance et à son inaction supposés. La comparaison Lebrac/Trochu est donc frappante par sa discordance. La contradiction suscitée par la juxtaposition de ces deux personnages crée une ironie dont Louis Pergaud se sert pour faire passer un commentaire sur la défense nationale. L'auteur de La Guerre des boutons semble vouloir dire, à travers la scène en question, que la réussite de tout programme de défense nationale demande les chefs ayant la force d'esprit et la volonté d'action de la jeunesse que représente Lebrac, le « plus grand capitaine qui eût jamais commandé à Longeverne, et son armée [...] la phalange la plus vaillante et la plus éprouvée » (181). Une telle attitude s'accorde bien avec les sentiments dominants de la défense nationale en France suite au coup d'Agadir, un événement que l'historien Eugen Weber considère comme le point de départ de la généralisation d'une nouvelle vague nationaliste (Nationalist 95-96).

La résurgence du nationalisme comme idéologie centrale parmi la population française générale ne résulte pas d'une simple diffusion d'une doctrine nationaliste quelconque. Des

événements politico-militaires ont créé une atmosphère propice à une propagande nationaliste visant à faire du sentiment national ce que Hogan appellerait « le dispositif saillant » de la distinction en-groupe/hors-groupe (63). La conséquence n'est pas forcément l'acceptation d'un programme nationaliste préexistant, mais le caractère même du nationalisme semble mener à certaines convergences lorsque l'en-groupe se sent menacé de l'extérieur.

La Guerre des boutons n'est pas un manifeste nationaliste où Louis Pergaud avance sa propre vision d'une France glorieuse. Cela n'empêche pas que le lecteur y reconnaisse un parti pris sous-jacent qui révèle les fondements nationalistes sur lesquels l'écrivain construit son roman. Les thèmes développés par l'auteur, l'enracinement, le dénigrement de l'ennemi, le revanchisme, la défense nationale, etc. font comprendre à quel point le nationalisme entre dans la formation de l'identité pergaldienne. Le lecteur arrive donc à la conclusion qu'une prise en compte de la résonance du nationalisme populaire de la Belle Époque française est essentielle à toute interprétation sérieuse de La Guerre des boutons.

Conclusions

« J'ai tâché de présenter dans mon roman, La Guerre des boutons, le côté épique d'une de ces mémorables campagnes dans laquelle j'eus l'honneur de servir, non sans gloire, aux côtés d'un valeureux chef et copain, le général Lebrac » (Pergaud, Œuvres 5 : 170-171). C'est ainsi que Louis Pergaud parle du roman qui, de toute son œuvre, restera le plus cher à son cœur (Pergaud, Œuvres 6 : 222). Un rapport étroit entre le récit et la vie personnelle de l'auteur paraît indiscutable. Puisque Pergaud vivait à une période où des sentiments nationalistes se faisaient sentir de plusieurs façons et dans tous les domaines de la société française, il semble aller de soi que La Guerre des boutons puisse être marquée par un nationalisme quelconque. En effet, le lecteur constate que, dans le « roman de [sa] douzième année », Pergaud donne beaucoup d'importance à l'expression des thèmes nationalistes.

À l'instar de Maurice Barrès, militant ultranationaliste, Louis Pergaud « enracine » son œuvre dans son pays natal. L'écrivain comtois s'identifie à ce qu'il appelle le génie de la race gauloise. De cette manière, Pergaud s'associe à une certaine conception de l'identité française. Ce faisant, l'auteur de La Guerre des boutons définit son groupe d'appartenance. La dichotomie « en-groupe/hors-groupe » est centrale à son roman. Le lecteur y reconnaît donc les trois éléments essentiels au nationalisme selon Hogan : « en-groupe », « hors-groupe », et territoire.

Pendant la Troisième République le souvenir de la défaite française face aux troupes germaniques contribue énormément au développement d'une doctrine nationaliste fondée sur l'opposition Français/Allemand. La Crise d'Agadir, en 1911, donne un nouvel élan aux concepts nationalistes. Les mouvements de « Revanche », le « culte de l'Armée », la haine contre les Prussiens, et la « défense nationale » en sont tous des exemples dont Louis Pergaud

se préoccupe. Il exprime sa préoccupation à travers La Guerre des boutons. Le lecteur en trouve des indices dans la forme du récit, dans l'intrigue, dans les références littéraires et historiques, dans le vocabulaire, etc. On constate que, sans être un manifeste nationaliste, le roman de Louis Pergaud est ancré très profondément dans les nationalismes les plus influents de son époque.

Rabelais, la parodie et le nationalisme pergaldien

Il n'y a aucun doute que le nationalisme est un thème central dans La Guerre des boutons. Mais on sait aussi que le roman est fort influencé par l'œuvre de François Rabelais. Pergaud le signale à plusieurs reprises dans le roman même, à commencer par l'épigraphe qui précède la page de titre : « Cy n'entrez pas hypocrites bigotz [...] » (Pergaud Œuvres 3). À cela on pourrait ajouter le très intéressant article « Louis Pergaud disciple de François Rabelais » par André Thierry où celui-ci précise que le récit de La Guerre des boutons « rappelle invinciblement la guerre picrocholine narrée dans le Gargantua » de Rabelais (578). Le lecteur pourrait donc raisonnablement se demander si le roman de Pergaud, où le rire, « ce grand rire joyeux qui devait secouer les tripes de nos pères », joue un rôle si important, n'est pas une parodie de la littérature nationaliste plutôt que d'être une expression d'un nationalisme fondamental chez l'écrivain (Pergaud, Œuvres 3 : 9). Cependant, toute incertitude à ce sujet semble se dissiper lorsqu'on prend en compte la réapparition d'indices nationalistes à travers toute l'œuvre en prose de Louis Pergaud y compris sa correspondance. Pergaud veut certainement faire rire avec La Guerre des boutons, mais pas aux dépens d'un courant nationaliste quelconque.

Le lecteur se rappelle tout d'abord que Louis Pergaud a choisi de situer dans le Doubs la quasi-totalité de sa prose. Bien que l'écrivain comtois n'hésite pas à regarder d'un œil

critique certains éléments de la vie paysanne de sa petite patrie, par exemple l'étroitesse d'esprit, l'alcoolisme ou la violence domestique, Pergaud reste profondément attaché à ses origines. Il revient souvent dans le Haut-Doubs rendre visite à la famille et parcourir « les forêts de [sa] Comté » (Pergaud, Œuvres 6 : 84). De plus, Pergaud adhère à l'association des Franc-Comtois à Paris. On ne s'étonne pas du tout que, en mars 1915, Pergaud écrit des tranchées une lettre à sa femme où il exprime combien « il ferait bon se promener au bras l'un de l'autre dans quelque sentier des bois de Landresse » (235). Une analyse juste de La Guerre des boutons doit prendre en compte la réelle valeur que Louis Pergaud attribue au concept de l'enracinement. Le lecteur doit donc admettre que les échos barrésiens qu'on a identifiés dans le roman sont un reflet sincère des sentiments de l'auteur.

Quant à la vengeance, elle se révèle chez Pergaud une de ses préoccupations littéraires. Outre son rôle de leitmotiv dans La Guerre des boutons, la revanche sert de base psychologique pour un des personnages principaux du Roman de Miraut chien de chasse. Au début de ce roman, le lecteur apprend que, Lisée, pour se venger de l'empoisonnement de son chien, s'attaque à un homme du village voisin et le blesse grièvement. Le narrateur semble approuver cet acte violent lorsqu'il dit : « Mais pas un chien n'avait péri depuis au village : la leçon avait profité » (Pergaud, Œuvres 1 : 29-30). Mais ce n'est pas tout. Pergaud a écrit quatre nouvelles où le thème de la vengeance s'exprime jusque dans le titre du récit : « Une Revanche », « La Vengeance du Père Jourgeot », « La Vengeance du bouc », et « La Revanche du corbeau ». Ce dernier conte animalier a même donné son titre au recueil dans lequel il se trouve. Il ne faut pas non plus négliger la centralité de la revanche dans une autre nouvelle animalière, « L'Exécution du traître », qui a paru dans le recueil La Revanche du corbeau. Pas besoin ici d'en raconter toute l'histoire. Il suffit de citer la deuxième moitié de la phrase qui termine le récit pour bien en comprendre la morale :

[...] il y aurait toujours par la Montagne et la Forêt des frères libres et maigres, aux dents d'ivoire, aux muscles d'acier, qui vengeraient, envers et malgré tout, le clan des noctambules farouches, éperdument levés contre l'impardonnable trahison. (Pergaud, Œuvres 4 : 171)

L'auteur fait son apologie de la vengeance avec toute la force d'une passion profondément ressentie. Cela correspond à une forte tendance, chez Pergaud, à présenter la revanche comme un acte juste, naturel et même désirable, et non pas comme un objet de satire.

Le lecteur arrive à la même conclusion au sujet du concept de l'existence d'ennemis héréditaires qui est presque omniprésent dans l'œuvre animalière de Pergaud. L'antagonisme qui oppose l'homme chasseur aux animaux de la forêt domine De Goupil à Margot de même que La Revanche du corbeau. Mais il y en a d'autres manifestations aussi. « Le Murger de la guerre », par exemple, relate l'histoire :

[d'] une vieille haine entre Piétors le lézard vert et Maledent la grande vipère rouge du murger du soleil, une haine comme seule connaît la forêt, une haine qui repousse chaque année avec le soleil comme les herbes et s'endort avec les feuilles tombantes, sans mourir jamais. (Pergaud, Œuvres 4 : 217)

Dans « La Revanche du corbeau », le lecteur trouve que le thème de la haine contre l'ennemi héréditaire va de main avec ceux du revanchisme, de la défense nationale et du boulangisme. Suite à la mort d'un de ses compatriotes, Tiécelin, corbeau et « vieux chef » d'une « petite république noire » qui, « indomptable » face au danger, est tout de même « docile à [sa] dictature », se lance à la poursuite de l'assassin, une buse ennemie, afin d'en tirer vengeance (Pergaud, Œuvres 4 : 153). Après un combat acharné, le rapace s'enfuit hors du territoire des corbeaux pour ne plus jamais revenir.

Pergaud a clairement une préoccupation rien moins qu'ironique avec les grands thèmes nationalistes de son époque. Cela n'empêche pas que son roman fasse rire à pleines dents. Au contraire. L'écrivain raconte l'histoire de ses jeunes héros avec une verve et un langage qui s'accordent parfaitement avec le projet que Pergaud se propose dans la préface de La Guerre des boutons, c'est-à-dire, « faire un livre sain, qui fût à la fois gaulois, épique et rabelaisien » (Pergaud, Œuvres 3 : 9). Cette dernière qualité désirée signale l'inspiration que Louis Pergaud puise dans l'œuvre de François Rabelais.

Thierry affirme que La Guerre des boutons révèle des marques d'apparement à Gargantua de Rabelais, plus précisément aux chapitres de ce roman traitant de la guerre picrocholine. Le lecteur doit reconnaître les implications politiques d'un tel rapprochement. Après tout, l'histoire de la guerre picrocholine raconte, de manière comique bien entendu, l'invasion d'un territoire, où Grandgousier régnait en souverain pacifiste, par les armées de Picrochole, roi belliciste.

Les épisodes de la guerre picrocholine révèlent une attitude concernant la définition des critères d'une juste guerre. Celle-ci est étroitement liée à la notion d'un droit d'auto-défense, ou bien de défense nationale, pour ainsi dire, contre le mal qui se distingue souvent par son absurdité. Le lecteur se souvient de la scène, dans Gargantua, où Grandgousier explique sa décision de faire la guerre contre Picrochole :

Ma deliberation n'est de provoquer, ains de apaiser ; d'assaillir, mais defendre ; de conquerer, mais de garder mes feaulx subjectz et terres hereditaires, es quelles est hostillement entré Picrochole sans cause ni occasion, et de jour en jour poursuit sa furieuse entreprinse avecques excès non tolerables à personnes liberes. (Rabelais 247)

Dans ce passage, l'action militaire se justifie parce qu'elle est engagée dans la défense d'un peuple paisible et d'un territoire traditionnel.

En 1911/12, l'année où Pergaud compose La Guerre des boutons, aucun Français ne manquerait de voir des parallèles entre la situation décrite par Grandgousier et l'actualité des tensions franco-allemandes exacerbées par la crise d'Agadir. Le lecteur se rappelle que, du point de vue français, la France pacifiste et civilisée se trouvait menacée par une Allemagne militariste et barbare. Une guerre contre l'agresseur germanique serait une juste guerre où l'enjeu n'était pas seulement l'existence d'une nation française, mais de la civilisation même. Cette attitude donne une grande pertinence à toute association de La Guerre des boutons à la guerre picrocholine dans Gangantua puisque les concepts de défense nationale et de l'enracinement qui nourrissent le nationalisme pergaldien font écho de l'idée de la juste guerre que Rabelais attribue à Grandgousier.

Outre toute considération d'interprétation textuelle, le simple fait que Pergaud met en évidence son émulation de Rabelais pourrait être en soi une indication de ses sentiments nationalistes. Dans le deuxième livre, intitulé « Les Génies », de son œuvre William Shakespeare, Victor Hugo examine les qualités artistiques de ces écrivains qui, selon lui, sont arrivés « au sommet » de « [l]'esprit humain », les « géants » littéraires, dont François Rabelais fait partie (31-32). Hugo débute son traitement de Rabelais par une remarque qui est aussi significative que pertinente à la présente étude : « Rabelais, c'est la Gaule » (58). Bien entendu, la Gaule dans ce contexte, c'est la France. Alors, par sa phrase, si simple en apparence, Hugo exprime une conception qui attribue un génie particulier à une race française distinctive. Le lecteur se rappelle aussi que, depuis la Révolution de 1789, l'idée de « la Gaule » est chargée de connotations sociopolitiques ayant rapport aux nationalismes français.

Hugo en est certainement au courant. On comprend que, chez Victor Hugo, Rabelais a une valeur symbolique par rapport à l'épanouissement d'une identité nationale française.

Louis Pergaud partage cette perception de Rabelais. Quand l'auteur de La Guerre des boutons évoque des associations rabelaisiennes, il cherche à puiser dans une âme nationale française. L'écrivain comtois s'en montre conscient lorsqu'il écrit à son ami Edmond Rocher :

Quant à La Guerre des boutons j'étais à peu près sûr que cela vous plairait. J'en avais, au préalable, essayé quelques chapitres sur quelques amis intelligents, sains, dont le goût bien français m'inspire toute confiance [...] j'espère qu'il se trouvera encore un public français – si restreint soit-il – pour goûter le charme de cette épopée. (Pergaud, Œuvres 6 : 83)

Le souci d'un « goût bien français » est révélateur d'un nationalisme culturel. David Carroll l'explique ainsi, en parlant de l'idéologie nationaliste de Maurice Barrès :

Barrès's culturalist nationalism postulates a unity of tastes and aesthetic values as a way of distinguishing between the foreign and the native, the deracinated and the culturally rooted, and thus makes aesthetic taste a determining force in politics. (French Literary Fascism 28)

Pour Pergaud, Rabelais représente la particularité de la race française qui ne saurait se dissocier d'un territoire français traditionnel. De plus, dans la narration de la guerre picrocholine, Rabelais définit les critères d'une juste guerre. Sa conception ressemble aux arguments en faveur de la politique de défense nationale dont Louis Pergaud se révèle partisan. Force est de constater que, loin de mettre en cause les fondements nationalistes de La Guerre de boutons, les qualités rabelaisiennes du roman, de même que ses références à l'œuvre de Rabelais, sont destinées à les rendre plus certains.

Il faut, bien sûr, comprendre la sincérité du leitmotiv nationaliste de La Guerre des boutons pour faire une appréciation exacte du roman par rapport à son contexte socioculturel. Mais, une telle compréhension permet aussi la possibilité d'avoir une image plus claire de Louis Pergaud. Cet instituteur/écrivain comtois, réputé antimilitariste, pacifiste et socialiste, n'exprime aucune hésitation à « faire son devoir » lorsqu'il est mobilisé en août 1914 (Pergaud, Œuvres 6 : 114). Au contraire. Il part « de bon cœur [...] et tant pis pour ceux qui se trouveront devant [son] fusil » (115). Pergaud, loin d'être un cas unique, est représentatif d'un élément important de la population française qui semble abandonner, au début de la Grande Guerre, ses principes pacifistes et les querelles sociopolitiques en faveur d'une « union sacrée » dans la défense de la patrie. Dans cette optique, ses fondements nationalistes font de La Guerre des boutons une révélation d'un aspect de l'identité intime de Louis Pergaud qui met en évidence combien cet écrivain est, avant tout, un homme de son époque.

Encore des analyses à faire !

Dès que le lecteur admet les bases nationalistes de La Guerre des boutons, d'autres questions ayant rapport à l'étude culturelle du roman deviennent pertinentes. Par exemple, quel est l'influence du nationalisme sur la critique sociale que fait Pergaud à travers son roman ? Comment devrait-on interpréter l'organisation de la bande de Longeverne par rapport aux mouvements révisionnistes de la Troisième République ? Le lecteur sait que le chef des Longevernes est le « général » Lebrac, et que celui-ci fait appel au plébiscite lorsqu'il cherche à imposer un « impôt » pour subventionner la guerre des boutons. Sont-ce des indications d'une espèce de boulangisme chez Pergaud ?

Outre le nationalisme que la présente étude met en évidence, outre l'élément de critique sociale non-négligeable, La Guerre des boutons est un récit violent qui célèbre une jeunesse

vigoureuse qui n'hésite pas à proférer « des injures aux ennemis [et qui] exalt[e] le courage, la force [et] l'héroïsme » (Pergaud, Œuvre 3 : 190). L'ensemble de ces thèmes représente des valeurs qui nourriront plus tard, après la mort de Pergaud bien entendu, le développement des mouvements fascistes. Il est à noter que, selon l'historien Zeev Sternhell, le fascisme « was a synthesis of organic NATIONALISM and anti-marxist SOCIALISM » (« Fascism » 55, emphase dans l'originel). Pierre Milza, aussi historien, ajoute à ces critères « l'exaltation du corps vigoureux et sain [...] “la fidélité à la terre”, le culte de la vie dangereuse [et de] l'héroïsme » (Milza 18). Il est donc raisonnable de se demander s'il existe un lien entre le roman de Pergaud et ce que certains appellent la littérature française « préfasciste ». Si, oui, quel est ce lien ? Sinon, pourquoi pas ? La question est sans doute délicate, mais cela n'empêche son intérêt potentiel.

Il est à souligner que de signaler l'intérêt d'une étude n'est point s'en prononcer sur un résultat quelconque. On insiste plutôt sur la valeur possible d'une recherche qui pourrait éventuellement mener à une meilleure compréhension des rapports liant les idéologies nationalistes au développement des expressions littéraires du fascisme, même si cette analyse aboutit à une constatation des éléments qui séparent La Guerre des boutons de toute littérature fasciste. David Carroll a tout à fait raison lorsqu'il écrit dans l'introduction à son French Literary Fascism :

A critical analysis of the literary forms of fascism and the indigenous traditions and concepts called on to support French literary fascism is essential if we are to gain a better understanding of the rise of fascism in Europe and its attraction not just to political leaders and masses of people but to so many writers and intellectuals as well. (5)

L'œuvre de Louis Pergaud serait peut-être particulièrement révélatrice puisque cet écrivain/instituteur comtois réunit en lui-seul le paysan et l'intellectuel. Mais aussi, La Guerre des boutons est d'une qualité littéraire qui mérite tout au moins qu'on étudie en profondeur, et de tous les angles, ce roman dont la complexité est trop souvent sous-estimée.

Bibliographie :

- Agulhon, Maurice. La République : L'élan fondateur et la grande blessure (1880-1932). Tome 1. Paris : Hachette, 1990.
- Antliff, Mark. Avant-Garde Fascism: The Mobilization of Myth, Art, and Culture in France, 1909-1939. Durham: Duke University Press, 2007.
- Azéma, Jean-Pierre, et Michel Winock. La Troisième République : Naissance et mort... 1870-1940. Paris : Calmann-Lévy, 1970.
- Baldick, Robert. The Siege of Paris. New York: Macmillan Company, 1964.
- Barrès, Maurice. Colette Baudoche : Histoire d'une jeune fille de Metz. 1908. Les Bastions de l'Est. Paris : Librairie Plon, 1922.
- . Les Déracinés. 1897. Le Roman de l'énergie nationale. Paris : Félix Juven, 1902.
- . Un Homme libre. 1889. Le Culte du moi. Paris : Librairie Plon, 1922.
- Baudoin, Gilbert , et Alain Convercy. Le Doubs au temps de Louis Pergaud. Ecully, France : Éditions du Parc, 1992.
- Beaunier, André. « Le Romancier des bêtes, Louis Pergaud. » Critiques et romanciers. Paris : Éditions G. Crès et Cie., 1924.
- Bent, J. Theodore. The Life of Giuseppe Garibaldi. London: Longmans, Green, and Co., 1882.
- Beregi, Théodore. « Louis Pergaud écrivain révolté. » Louis Pergaud (1882-1915) : Dossier de documentation. Marie Lemaître, réd. Paris : Centre National de Documentation Pédagogique, 1982.
- Blancpain, Marc. La Vie quotidienne dans la France du Nord sous les occupations (1814-1944). Paris : Hachette, 1983.
- Bocquet, Léon. « Louis Pergaud. » La Commémoration des morts. Amiens : Edgar Malfère, 1925.
- Bowen, Barbara. « Rabelais and the Comedy of the Spoken Word. » The French Review. 63 (1968): 575-580.
- Brown, Andrew. Introduction. Gargantua. Par François Rabelais. Trad. Brown. London : Hesperus Press, 2003.
- Buenzod, Emmanuel. Un Époque littéraire 1890-1910. Neuchâtel : Éditions de la Baconnière, 1941.

- Bury, J.P.T. Gambetta and the National Defence: A Republican Dictatorship in France. 1930. New York: Howard Fertig, 1970.
- Cabanel, Patrick, et Maryline Vallez. « La haine du Midi : l'antiméridionalisme dans la France de la Belle Époque. » Les Suds : Construction et déconstruction d'un espace national. Éd. électronique. Claudine Vassas, réd. Paris : Éditions du CTHS, 2005.
- Candar, Gilles. Histoire politique de la Troisième République. Paris : Éditions la Découverte & Syros, 1999.
- Carrez, Jules. « Louis Pergaud : Éléments d'une biographie. » Louis Pergaud. Christian Labbaye, réd. Montbéliard : Maison Rossel, 1970.
- Carroll, David. French Literary Fascism: Nationalism, Anti-Semitism and the Ideology of Culture. Princeton: Princeton University Press, 1995.
- Chaitin, Gilbert D. « From the Third Republic to Postmodernism: Language, Freedom and the Politics of the Contingent. » MLN 114 (1999): 780-815.
- . The Enemy Within: Culture Wars and Political Identity in Novels of the French Third Republic. Columbus, Ohio: The Ohio State University Press, 2009.
- Chastenet, Jacques. Cent ans de la République. 9 tomes. Paris : Librairie Hachette, 1970.
- Chatot, Eugène. « Louis Pergaud, instituteur. » Louis Pergaud (1882-1915) : Dossier de documentation. Marie Lemaître, réd. Paris : Centre National de Documentation Pédagogique, 1982.
- . « Notes et souvenirs sur *La Guerre des boutons*. » Louis Pergaud (1882-1915) : Dossier de documentation. Marie Lemaître, réd. Paris : Centre National de Documentation Pédagogique, 1982.
- . « Notes et souvenirs sur Le Roman de Miraut. » Louis Pergaud (1882-1915) : Dossier de documentation. Marie Lemaître, réd. Paris : Centre National de Documentation Pédagogique, 1982.
- Chevalier, Octave. « La Terre maternelle de Louis Pergaud. » Louis Pergaud (1882-1915) : Dossier de documentation. Marie Lemaître, réd. Paris : Centre National de Documentation Pédagogique, 1982.
- Citron, Suzanne. Le Mythe national : L'histoire de France en question. 2^e éd. Paris : Les Éditions ouvrières ; Paris : Études et Documentation internationales, 1991.
- Clade, Jean-Louis. Mémoire d'instituteurs dans le Doubs au temps de Jules Ferry. Yens sur Morges, Suisse : Éditions Cabédita, 2007.
- Colin, Jean-Paul. Trésor des parlers comtois. Besançon : Éditions Cêtre, 2003.

- Curtis, Michael. Three Against the Third Republic: Sorel, Barrès, and Maurras. Princeton: Princeton University Press, 1959.
- Dansette, Adrien. Le Boulangisme. Paris : Librairie Arthème Fayard, 1946.
- Denux, Roger. « Louis Pergaud écrivain. » Louis Pergaud (1882-1915) : Dossier de documentation. Marie Lemaître, réd. Paris : Centre National de Documentation Pédagogique, 1982.
- Déroulède, Paul. Chants du soldat. 1872. Paris : Calmann Lévy, 1888.
- . Refrains Militaires. Paris : Calmann Lévy, 1889.
- Dorgelès, Roland. « Les morts vous parlent. » Louis Pergaud (1882-1915) : Dossier de documentation. Marie Lemaître, réd. Paris : Centre National de Documentation Pédagogique, 1982.
- Durand, Yves. « Pacifisme et nationalisme à la Belle Époque. » Colloque : Le pacifisme dans les lettres françaises de la Belle Époque aux années 30. Orléans : Éditions Gerbert, 1985.
- Duroselle, Jean-Baptiste. La France et les Français 1900-1914. Paris : Éditions Richelieu, 1972.
- Favre, Jules. The Government of the National Defence: From the 30th of June to the 31st of October 1870. Trans. H. Clark. London: Henry S. King & Co., 1873.
- Fortescue, William. The Third Republic in France : Conflicts and Continuities. London: Routledge-Taylor and Francis Group, 2000.
- Frossard, Henri. Louis Pergaud. Besançon : L'Amitié par le Livre, 1982.
- Gamarra, Pierre. « Grandeur de Pergaud. » Louis Pergaud (1882-1915) : Dossier de documentation. Marie Lemaître, réd. Paris : Centre National de Documentation Pédagogique, 1982.
- Gauthier, Jean-Marie, et Roger Moukalou. De la guerre des boutons à Harry Potter : Un siècle d'évolution de l'espace-temps des adolescents. Wavre, Belgique : Éditions Mardaga, 2007.
- Gildea, Robert. France 1870-1914. 1988. 2^e éd. London : Addison Wesley Longman Limited, 1996.
- Girardet, Raoul, réd. Le Nationalisme Français : Anthologie 1871-1914. Paris : Éditions du Seuil, 1983.

- Greene, Thomas M. Rabelais: A Study in Comic Courage. Englewood Cliffs, New Jersey: Prentice Hall, 1970.
- Guibernau, Montserrat. Nationalisms: The Nation-State and Nationalism in the Twentieth Century. Cambridge: Polity Press-Blackwell Publishers, 1996.
- Guilleminault, Gilbert. La Belle Époque. Roman vrai de la III^e République. Paris : Éditions Denoël, 1957.
- . Prélude à la Belle Époque. Roman vrai de la III^e République. Paris : Éditions Denoël, 1956.
- Hall, Janet Mackay. « Louis Pergaud, Animalier. » MA thesis. McGill University, 1959.
- Hewitt, Andrew. Fascist Modernism: Aesthetics, Politics, and the Avant-Garde. Stanford: Stanford University Press, 1993.
- Heywood, Colin. Growing Up in France: From the Ancien Régime to the Third Republic. Cambridge: Cambridge University Press, 2007.
- Higgins, Ian. « Louis Pergaud 1882-1915. » The Lost Voices of World War I. Tim Cross, éd. Iowa City: University of Iowa Press, 1989.
- Hobsbawm, E.J. Nations and Nationalism since 1780: Programme, Myth, Reality. Cambridge: Cambridge University Press, 1990.
- Hogan, Patrick Colm. Understanding Nationalism: On Narrative, Cognitive Science and Identity. Columbus: Ohio State University Press, 2009.
- Horne, Alistair. The Fall of Paris: The Siege and the Commune 1870-71. New York: St. Martin's Press, 1965.
- Howard, Michael. The Franco-Prussian War: The German Invasion of France 1870-1871. New York: Macmillan Company, 1962.
- Hugo, Victor. L'Année terrible. Paris : Michel Lévy Frères, 1872.
- . William Shakespeare. Paris : Librairie Internationale, 1867.
- Hugonnot, Jean. « Louis Pergaud, instituteur. » Louis Pergaud (1882-1915) : Dossier de documentation. Marie Lemaître, éd. Paris : Centre National de Documentation Pédagogique, 1982.
- Huysmans, J.K. Là-bas. 1891. Paris : Bookking International, 1994.
- Iordachi, Constantin. éd. Comparative Fascist Studies: New Perspectives. London: Routledge-Taylor and Francis, 2010.

- Irvine, William D. The Boulanger Affair Reconsidered: Royalism, Boulangism, and the Origins of the Radical Right in France. New York: Oxford University Press, 1989.
- Jacquenod, Raymond. « Louis Pergaud, instituteur franc-comtois. » Louis Pergaud (1882-1915) : Dossier de documentation. Marie Lemaître, réd. Paris : Centre National de Documentation Pédagogique, 1982.
- Kranzberg, Melvin. The Siege of Paris, 1870-1871: A Political and Social History. 1950. Westport, Connecticut: Greenwood Press, 1971.
- Lachat, Bernard, et Bernard Pouchèle. Le Bruit de fond de l'histoire : Ces Chansons qui ont fait l'histoire. Paris : Cheminements, 2006.
- Lawrence, Paul. Nationalism : History and Theory. Harlow, England: Pearson-Longman, 2005.
- Layé, Luc-Albert. Louis Pergaud : Poète, conteur et romancier franc-comtois (22 janvier 1882-8 avril 1915). Besançon, France : Éditions de Franche-Comté et Monts-Jura, 1925.
- Leconte, Sébastien-Charles. Le Masque de fer. Paris : Mercvire de France, 1911.
- Leduc, Jean. Histoire de la France : L'enracinement de la République 1879-1918. Histoire de la France Contemporaine. Paris : Hachette, 1991.
- Léger, Charles. Louis Pergaud : (1882-1915) sa vie, son œuvre. Paris : Mercvire de France, 1932.
- Lehning, James R. To Be a Citizen : The Political Culture of the Early French Third Republic. Ithaca, New York : Cornell University Press, 2001.
- Léveque, Jean-Jacques. Les Années de la Belle Époque : 1890-1914. Paris : ACR Édition, 1991.
- Leymarie, Michel. De la Belle Époque à la Grande Guerre : Le triomphe de la République (1893-1918). Paris : Librairie Générale Française, 1999.
- Llobera, Josep R. Foundations of National Identity: From Catalonia to Europe. New York: Berghahn Books, 2004.
- Lowne, Cathy. « Children's Fiction. » 501 Must-Read Books. Emma Beare, réd. London : Octopus Publishing Group Limited, 2006.
- Mairry, Louis. Le Département du Doubs sous la III^e République : Une évolution politique originale. Besançon, France : Éditions Cêtre, 1992.
- Marty, Ginette, and George Marty. Dictionnaire des chansons de la Révolution : 1787-1799. Paris : Tallandier, 1988.

- Mathias, Yehoshua. « Paul Bourget, écrivain engagé. » Vingtième Siècle : Revue d'histoire 45 (1995) : 14-29.
- Mendras, Henris. Sociétés paysannes: Éléments pour une théorie de la paysannerie. Paris : Librairie Armand Colin, 1976.
- Milza, Pierre. Les Fascismes. Paris : Éditions du Seuil, 1991.
- Mitchell, Allan. Bismarck and the French Nation 1848-1890. New York : Pegasus-Bobbs-Merill Company, 1971.
- Murat, Caroline. My Memoirs. London: Eveleigh Nash, 1910.
- Nolan, Michael E. The Inverted Mirror: Mythologizing the Enemy in France and Germany, 1898-1914. New York: Berghahn Books, 2005.
- Ozouf, Jacques, réd. Nous les maîtres d'école : Autobiographies de la Belle Époque. Paris : Julliard-Gallimard, 1973.
- « Payer. » Déf. 2c Loc. Le Trésor de la langue française informatisé. Analyse et traitement informatique de la langue française. Jaques Dendien, réd. 30 janvier 2010 < <http://atilf.atilf.fr/tlf.htm> >. Path: Entrez dans le TFL ; Keyword : Payer ; Path : Payer.
- Pergaud, Louis. Correspondance 1901-1915. Paris : Mercvre de France, 1955.
- . Œuvres Complètes. 6 tomes. Paris : Éditions Burin-Martinsart, 1965.
- Pergaud, Lucien. « Souvenir d'enfance. » Louis Pergaud (1882-1915) : Dossier de documentation. Marie Lemaître, réd. Paris : Centre National de Documentation Pédagogique, 1982.
- Piccoli, Bernard éd. Les Tranchées de Louis Pergaud. Verdun : Connaissance de la Meuse, 2006.
- Pradel, Émile. « La Vie de Louis Pergaud. » Louis Pergaud : Édition du cinquanteaire. Paris : Éditions Martinsart, 1965.
- Rabelais, François. Gargantua. 1534. Paris : Livre de Poche, 1972.
- Rasson, Luc. Littérature et fascisme : les romans de Robert Brasillach. Paris : Librairie Minard, 1991.
- Rebérioux, Madeleine. La République radicale ? 1898-1914. Nouvelle histoire de la France contemporaine 11. Paris : Éditions du Seuil, 1975.
- Rimbaud, Arthur. Poésies, Une saison en enfer, Illuminations. 2^e éd. Paris : Éditions Gallimard, 1984.

- Robardet, J. « Louis Pergaud normalien. » Louis Pergaud (1882-1915) : Dossier de documentation. Marie Lemaître, réd. Paris : Centre National de Documentation Pédagogique, 1982.
- Roger, Gaston. « Louis Pergaud par lui-même. » Louis Pergaud (1882-1915) : Dossier de documentation. Marie Lemaître, réd. Paris : Centre National de Documentation Pédagogique, 1982.
- Rothé, Bertrand. Lebrac, trois mois de prison. Paris : Éditions du Seuil, 2009.
- Rubiales, Lourdes. « De Goupil à Bacouya : L'Animal littéraire de l'ère darwinienne en France (1900-1950). » Cahiers internationaux de symbolisme 116-17-18 (2007) : 159-173.
- Rutkoff, Peter M. Revanche & Revision: The Ligues des Patriotes and the Origins of the Radical Right in France, 1882-1900. Athens: Ohio University Press, 1981.
- Saint Pierre, Adèle. « Le Phénomène de la palatisation au Québec : Étude historique et phonétique. » MA thesis. University of Maine, 2002.
- Sarcey, Francisque. Le Siège de Paris : Impressions et souvenirs. Boston : D.C. Heath & Co., 1908.
- Schwartz, Jerome. Irony and Ideology in Rabelais: Structures of Subversion. Cambridge: Cambridge University Press, 1990.
- Seager, Frederic H. The Boulanger Affair: Political Crossroad of France 1886-1889. Ithaca, New York: Cornell University Press, 1969.
- Singer, Armand E. Paul Bourget. Boston: Twayne-G.K. Hall & Co., 1976.
- Singer, Barnett. « From Patriots to Pacifists: The French Primary School Teachers, 1880-1940. » Journal of Contemporary History 12 (1977): 413-434.
- Soucy, Robert. Fascism in France: The Case of Maurice Barrès. Berkley: University of California Press, 1972.
- Spencer, Philip, et Howard Wollman. Nationalism: A Critical Introduction. London: Sage Publications, 2002.
- Spickerman, Wolfgang. « Brennus. » Brill's Encyclopaedia of the Ancient World: New Pauly. Ed. English Edition Christine F. Salazar. Leiden, Netherlands : Koninklijke Brill, 2003.
- Stannard, Harold. Gambetta and the Foundation of the Third Republic. London: Methuen and Co., 1921.
- Sternhell, Zeev. La Droite révolutionnaire : 1885-1914 les origines française du fascisme. Paris : Gallimard, 1997. Introd. Zeev Sternhell. Paris : Librairie Arthème Fayard, 2000.

- . « Fascisme. » Comparative Fascist Studies : New Perspectives. Constantin Iordachi, réd. London : Routledge-Taylor and Francis Group, 2010.
- . Maurice Barrès et le nationalisme français. Cahiers de la fondation nationale des sciences po. 182. Paris : Librairie Armand Colin ; Fondation Nationale des Sciences politiques, 1972.
- . Ni droite ni gauche : L'idéologie fasciste en France. 3^e éd. aug. Paris : Éditions Complexe, 2000.
- Sternhell, Zeev, Mario Sznajder, et Maia Ashéri. Naissance de l'idéologie fasciste. Paris : Gallimard, 1989.
- Thierry, André. « Louis Pergaud : Disciple de François Rabelais. » Poétique et narration : Mélanges offerts à Guy Demerson. François Marotin et Jacques-Philippe Saint-Gérand, réd. Paris : Honoré Champion Éditeur, 1993.
- Thiesse, Anne-Marie. Écrire la France : Le Mouvement littéraire régionaliste de la langue française entre la Belle Époque et la Libération. Paris : Presses Universitaires de France, 1991.
- Tourneux, François Pierre. « Paysage Raconté, Paysage Visible : Géographique et Romanesque. » Hommages à Jacques Petits. 2 tomes. Michel Malicet, réd. Besançon : Faculté de Lettres et Sciences Humaines, 1985.
- Vernois, Paul. Le Roman rustique de George Sand à Ramuz : Ses tendances et son évolution (1860-1925). Paris : Librairie Nizet, 1962.
- Wawro, Geoffrey. The Franco-Prussian War: The German Conquest of France in 1870-1871. Cambridge: Cambridge University Press, 2003.
- Weber, Eugen. My France : Politics, Culture, Myth. Cambridge: Belknap-Harvard University Press, 1991.
- . The Nationalist Revival in France, 1905-1914. Berkley: University of California Press, 1959.
- Winock, Michel. La Belle Époque : La France de 1900-1914. 2002. Paris : Éditions Perrin, 2003.
- . La Fièvre hexagonale : Les grandes crises politiques de 1871 à 1968. Paris : Calmann-Lévy, 1986. Paris : Éditions du Seuil, 2001.
- . Nationalisme, antisémitisme et fascisme en France. Paris : Éditions du Seuil, 1990.
- Wormser, Georges. Gambetta dans les tempêtes. Paris : Éditions Sirey, 1964.